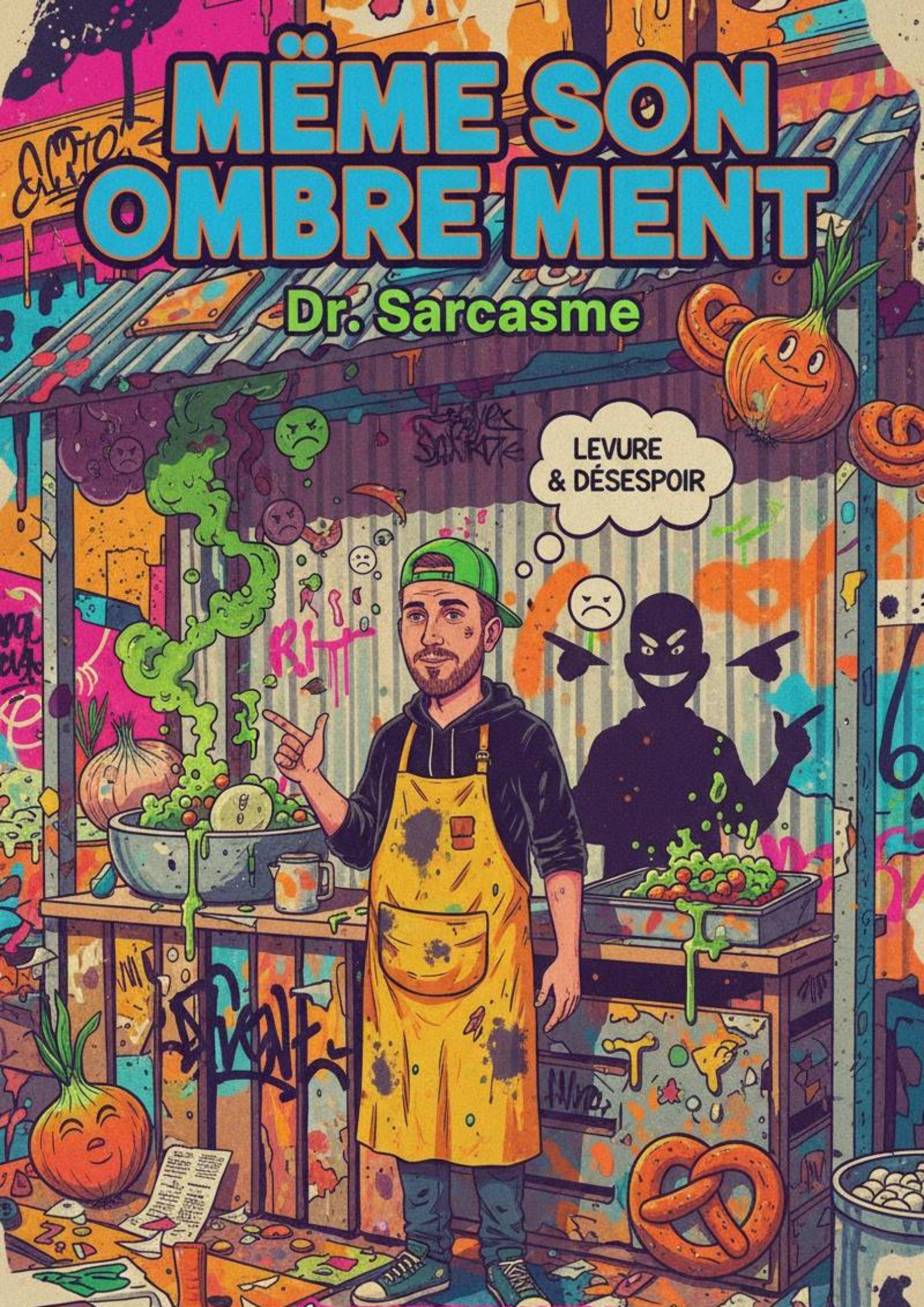


# MÈME SON OMBRE MENT

Dr. Sarcasme

LEVURE  
& DÉSEPOIR



# Même son ombre ment

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le CV de la NASA (alors qu'il travaille chez Subway)	4
Chapitre 2 : L'amnésie sélective ou le Syndrome de Dory	9
Chapitre 3 : Le GPS quantique : être à deux endroits à la fois	14
Chapitre 4 : Tous ses ex sont des psychopathes (Spoiler : Non)	18
Chapitre 5 : L'Inception du mytho : Le mensonge dans le mensonge	23
Chapitre 6 : L'Oscar du meilleur rôle de malade imaginaire	27
Chapitre 7 : La famille royale (version Wish)	32
Chapitre 8 : Le détecteur de mensonges en PLS	37
Chapitre 9 : Le syndrome de Sherlock : Pourquoi je suis devenue enquêtrice ?	42
Chapitre 10 : Le flagrant délit : La sueur du coupable	47
Chapitre 11 : Le gaslighting pour les nuls	52
Chapitre 12 : Épilogue : Même son ombre a fini par démissionner	58

# Chapitre 1

## Le CV de la NASA (alors qu'il travaille chez Subway)

Regardez-le. Non, vraiment, prenez une seconde pour observer ce spécimen dans son habitat naturel : un stand de douze mètres carrés qui sent la levure industrielle et le désespoir vinaigré. Il porte une casquette verte trop petite pour son crâne, un tablier qui a vu plus de taches de sauce « oignon doux » que de jours de repos, et il tient un couteau à dent avec la maladresse d'un manchot essayant de désamorcer une bombe thermonucléaire.

Pourtant, si vous lui demandez ce qu'il fait là, il ne vous dira pas qu'il est payé au lance-pierre pour demander à des gens s'ils veulent « leur pain grillé ». Non. Dans sa tête, ce n'est pas un Subway. C'est une base avancée. Une planque de la NSA. Et lui ? Il n'est pas un « Artist Sandwich » — titre déjà passablement insultant pour l'histoire de l'art — il est un expert en propulsion balistique thermique détaché par Houston pour une mission de surveillance top-secrète sur le sol français.

Le CV de ce type est une œuvre d'art. Pas une œuvre de Leonard de Vinci, non. C'est du Salvador Dalí sous acide, une distorsion temporelle où le principe de réalité est allé se pendre dans les toilettes du personnel.

Sur le papier — un PDF qu'il garde précieusement sur son téléphone et qu'il n'hésite pas à brandir devant n'importe quelle fille croisée sur Tinder après deux verres — ses expériences professionnelles se lisent comme le générique d'un film de Christopher Nolan produit par le Pentagone. À la rubrique « Expériences », vous ne trouverez pas la mention « Stage de mise en rayon chez Intermarché ». C'est beaucoup trop vulgaire pour un homme de sa stature. À la place, il a noté : \*« Consultant en logistique de flux tendus pour des unités de ravitaillement à haute fréquence. »\*

Traduction : il a rangé des packs de Cristaline en évitant de se coincer les doigts dans la palette.

Mais le chef-d'œuvre, le diamant brut de son imposture, c'est sa période « NASA ».

Écoutez bien, parce que c'est là que le génie de la mythomanie atteint des sommets stratosphériques. Quand il vous explique son passage à l'agence spatiale américaine, il ne sourille pas. Il baisse la voix, regarde nerveusement derrière lui comme si un agent du FBI allait surgir de derrière le présentateur de cookies, et il vous lâche : \*« J'étais sur le projet Artemis, section thermodynamique des matériaux organiques. »\*

La thermodynamique des matériaux organiques. Mesdames et messieurs, c'est le nom qu'il donne au fait de régler le four à 200 degrés pour ne pas carboniser le jambon.

C'est fascinant, vraiment. Il y a une forme de poésie dans sa capacité à transformer un incident pathétique en exploit héroïque. La semaine dernière, il s'est coupé le pouce en essayant de trancher un pain italien. N'importe quel humain normal aurait mis un pansement en jurant. Lui ? Il est arrivé le lendemain avec un bandage massif, expliquant avec un air grave qu'il avait été « exfiltré d'une zone de test après une défaillance de la membrane de confinement d'un prototype ». On parle d'un mec qui s'est blessé avec un couteau en plastique qui ne couperait pas du beurre mou, mais dans son récit, il est le survivant d'une explosion de laboratoire qui aurait pu raser la moitié du Texas.

Ce qui est admirable, c'est la précision des détails. Le menteur amateur se contente de dire : « Je travaille à la NASA ». Le professionnel de la fraude, l'esthète du bobard, lui, vous parle des « protocoles de décompression » qu'il doit respecter quand il quitte son poste (il parle de la clim qui déconne dans le local poubelle). Il vous explique que s'il est au Subway aujourd'hui, c'est pour une question de « couverture ».

« Tu comprends, le renseignement extérieur a besoin de visages banals. Personne ne soupçonne le mec qui dose les cornichons d'avoir les codes nucléaires de la base d'Edwards dans sa chaussure gauche. »

On a envie de l'applaudir. On a envie de lui donner un Oscar, ou au moins un abonnement gratuit à une clinique psychiatrique de luxe. Parce que pendant qu'il vous raconte sa rencontre secrète avec Elon Musk pour discuter de la colonisation de Mars, ses mains — ces mains censées manipuler des technologies alien — sont en train de massacrer un malheureux panini.

Regardez-le galérer. Il essaie de refermer le pain. C'est son combat quotidien. Le pain déborde. La sauce dégouline sur ses doigts. Il y a trop de salade, beaucoup trop de salade. C'est le chaos. C'est Verdun dans une baguette de trente centimètres. Il transpire. Son front perle de sueur sous la lumière crue des néons. On dirait un démineur face à un fil rouge et un fil bleu, sauf que là, le fil rouge, c'est une tranche de pepperoni récalcitrante. Et malgré l'évidence flagrante de son incompétence motrice, il relève la tête, vous fixe avec un regard d'acier de pilote de chasse et vous dit :

— « C'est une structure complexe. La répartition des masses est essentielle pour l'aérodynamisme de la digestion. »

Non mais quel culot ! Quel panache dans l'absurde !

Le plus tragique — ou le plus drôle, selon votre degré de cynisme — c'est que son CV contient une section « Compétences linguistiques ». Il a écrit : \*« Anglais technique (niveau opérationnel de vol), Russe (intermédiaire - interrogatoire), Japonais (notions de protocole diplomatique). »\*

En réalité, le mec a raté son TOEIC trois fois, sa seule maîtrise du russe vient des insultes qu'il entend sur Counter-Strike, et son japonais se limite à savoir dire « Arigato » quand il commande des sushis au coin de la rue. Mais il y croit. Il y croit tellement que si un vrai Russe entrait dans le restaurant et lui demandait l'heure, il

serait capable de répondre par un signe de tête mystérieux en insinuant que « les communications sont brouillées par le Kremlin ».

Le CV est devenu son armure. C'est son bouclier contre la médiocrité crasse de son existence. Parce qu'au fond, si on lui enlève la NASA, si on lui enlève ses missions secrètes pour le Mossad et ses diplômés fantômes du MIT, qu'est-ce qu'il reste ?

Il reste un type de 28 ans, en surpoids léger, qui vit encore chez sa mère, dont le seul vrai talent est de savoir distinguer une olive noire d'une olive verte à une distance de trois mètres, et qui n'a pas été capable de passer son permis de conduire parce que « l'examineur était un agent double à la solde des lobbies pétroliers ».

C'est là que le titre du livre prend tout son sens : *\*Même son ombre ment\**.

Regardez son ombre portée sur le sol carrelé du Subway. On dirait qu'elle porte un smoking, qu'elle tient un Walther PPK et qu'elle s'apprête à sauter d'un avion sans parachute. Mais quand on lève les yeux, on ne voit qu'un mec qui vient de se renverser du vinaigre balsamique sur ses chaussures Lidl.

Le plus terrifiant, c'est la phase de recrutement. Imaginez le manager du Subway — un type qui s'appelle probablement Kevin et qui a l'autorité d'une huître sous Lexomil — en train de lire ce CV. Kevin voit : « Expert en gestion de crises biologiques ».

Il demande : « C'est quoi ça ? »

Et notre héros, sans sourciller, répond : « J'ai géré le protocole de nettoyage après une fuite de gaz toxique dans un laboratoire de haute sécurité à Genève. »

Kevin, impressionné : « Ah ouais ? On a eu une fuite de frigo la semaine dernière, t'es l'homme de la situation. »

Et voilà comment on se retrouve avec un mythomane de classe mondiale responsable de la chaîne du froid des yaourts à boire.

On est au début du massacre, les amis. Parce que ce genre de type ne s'arrête jamais.

La mythomanie, c'est comme la construction d'une pyramide : si tu arrêtes de rajouter des blocs de conneries, tout l'édifice s'écroule sur ta gueule. Alors il continue. Il monte en grade dans son propre mensonge. Bientôt, il ne travaillera plus chez Subway. Il vous dira qu'il a été recruté par une agence spatiale privée pour entraîner des astronautes à la survie en milieu hostile. Et vous savez où il sera ?

Il sera probablement vigile de nuit dans un parking souterrain à Châteauroux. Mais dans son rapport d'activité, il écrira qu'il assure la protection périmétrale d'un silo de missiles balistiques en attendant le signal de l'Invasion.

En attendant, s'il vous plaît, ne lui demandez pas de supplément fromage. Ça demande une habilitation "Secret Défense" qu'il n'a pas encore reçue de la part de son superviseur à Langley. Ou alors, c'est juste qu'il ne sait pas comment ouvrir le paquet sans se péter une dent.

Quel champion. Quel immense, magnifique et pathétique champion.

# Chapitre 2

## L'amnésie sélective ou le Syndrome de Dory

Le cerveau humain est une machine fascinante, capable de stocker des téraoctets de données, de se souvenir de l'odeur de la colle Cléopâtre en petite section ou des paroles d'une chanson de Larusso que vous détestez pourtant de toute votre âme. Mais chez notre spécimen, l'organe de la pensée fonctionne différemment. C'est une ardoise magique entre les mains d'un gamin hyperactif sous Red Bull : à peine la phrase est-elle tracée qu'il secoue l'engin pour tout effacer et recommencer une nouvelle fresque, encore plus débile que la précédente.

On appelle ça l'amnésie sélective, mais à ce niveau de compétition, on est plus proche du Syndrome de Dory. Vous vous souvenez de ce petit poisson bleu dans le film de Pixar ? « Bonjour, je m'appelle Dory et... Oh ! Une baleine ! » Notre champion, c'est exactement ça, sauf que la baleine, c'est une Lamborghini qu'il prétend avoir garée en double file alors qu'il est venu en trottinette électrique de location avec un solde négatif sur son compte Lime.

Le plus spectaculaire, ce n'est pas le mensonge en soi. On a tous un oncle qui a « presque » été sélectionné en équipe de France de curling en 1984. Non, le génie ici réside dans la vitesse de rafraîchissement de sa réalité alternative. Sa mémoire tampon a la capacité de stockage d'une disquette de 1992 qui aurait pris l'humidité. Il peut vous affirmer, à 19h42, qu'il est allergique aux produits laitiers depuis une sombre expédition dans le Tibet profond où il aurait été nourri exclusivement au lait de yak fermenté, pour ensuite, à 19h43, s'enfiler une pizza quatre fromages avec un supplément de mozza « parce que le calcium, c'est la base de l'entraînement des forces spéciales ».

Si vous avez le malheur de relever l'incohérence, il ne va pas rougir. Il ne va pas bafouiller. Il va vous regarder avec ce petit air condescendant, celui qu'on réserve aux gens un peu lents d'esprit, et il va vous lâcher : « Non mais ça, c'était avant le traitement expérimental que j'ai suivi en Suisse. Ils m'ont injecté des nanorobots qui digèrent le lactose à ma place. C'est confidentiel, n'en parle à personne. »

Et voilà. En trente secondes, une intolérance alimentaire imaginaire est devenue une percée technologique digne d'un film de science-fiction de série B.

Le Syndrome de Dory atteint son paroxysme lors des soirées dites « sociales ». Imaginez la scène. Vous êtes dans un salon d'appartement un peu exigu, l'air saturé d'une odeur de bière tiède et de chips premier prix. Vous êtes là pour commander des pizzas. Un moment banal, presque chiant. C'est là qu'il entre en piste.

À 20h00, il vous explique qu'il hésite sur le choix de la garniture parce que, je cite, « après avoir goûté la pizza à la truffe blanche du chef personnel de l'émir du Qatar, tout me paraît un peu fade ». On sourit, on hoche la tête, on commande quand même une Régina chez Domino's.

À 20h15, le carton arrive. Et là, le court-circuit mémoriel opère. Le carton de pizza ne contient plus de la pâte et de la tomate, il devient le catalyseur d'une transfiguration métaphysique. Il regarde la croûte un peu brûlée et lance, avec un sérieux qui ferait passer un prix Nobel de physique pour un clown :

« Ça me rappelle ce gala de charité à Monaco. Vous savez, celui pour la sauvegarde des licornes de mer. On était tous en smoking, le prince Albert insistait pour que je goûte sa réserve privée de champagne, et là, bam, les serveurs arrivent avec des mini-pizzas à la feuille d'or. J'ai dû en refuser une à Naomi Campbell, elle était un peu trop collante ce soir-là. »

Attendez. Stop. Rembobinons.

Il y a quinze minutes, il hésitait entre « jambon-champignons » et « quatre fromages » dans un studio à Créteil. Et maintenant, il est en train de repousser les avances d'un top-model international sur un yacht en Méditerranée. Le pire ? Il y croit. Au moment où il prononce ces mots, son cerveau a physiquement débranché la prise de la réalité. Pour lui, la poussière sur le buffet Ikea s'est transformée en poudre de diamant, et le bruit du voisin qui passe l'aspirateur est devenu le clapotis des vagues contre la coque d'un Riva.

C'est là que le Syndrome de Dory devient une arme de destruction massive de la logique. Si vous essayez de le piéger, vous avez déjà perdu.

— « Mais tu n'as pas de smoking, tu l'as vendu sur Vinted le mois dernier, non ? »

— « Ça, c'était mon smoking de rechange. Mon sur-mesure de chez Savile Row est au pressing à Londres. Ils ont un jet privé qui fait les allers-retours pour les clients VIP. »

C'est fascinant. Sa mémoire ne fonctionne pas de manière linéaire (passé -> présent -> futur), elle fonctionne en mode « échantillonnage aléatoire ». Il pioche dans un seau rempli de clichés de films d'espionnage, de biographies de milliardaires et de fantômes de grandeur, et il les assemble comme un Lego mal foutu.

Le plus drôle – ou le plus tragique, selon votre degré de patience – c'est quand il oublie sa propre version en plein milieu de la phrase. C'est le "glitch dans la Matrix". « Donc, j'étais à ce gala à Monaco, l'ambiance était folle, y'avait Brad Pitt qui me demandait des conseils d'investissement, et là, je me lève pour faire mon discours de remerciement pour mon prix d'humanitaire de l'année... »

— « Attends, tu n'as pas dit tout à l'heure que tu étais là-bas incognito pour une mission de surveillance de la DGSE ? »

Silence. Son regard devient vide pendant 0,5 seconde. On entend presque le bruit du disque dur qui gratte dans sa boîte crânienne. Et puis, la magie opère :

« Exactement. C'est ça qui était génial. Mon discours de remerciement était un message codé pour les agents sur place. Chaque fois que je disais "merci", c'était

l'ordre de neutraliser un snipers sur les toits. Brad n'y a vu que du feu. »

Bravo l'artiste. On applaudit. On ne sait plus si on doit appeler un psychiatre ou lui donner un Oscar.

Le Syndrome de Dory lui permet de vivre mille vies par heure. Il est le seul homme au monde capable de transformer une attente de quarante minutes au guichet de la CAF en une négociation tendue avec le cartel de Cali pour le contrôle des routes du café. Dans sa tête, la dame de l'accueil avec ses lunettes en chaîne et son haleine de café froid, c'est "La Madrina", la baronne de la drogue qui teste ses nerfs.

Pourquoi fait-il ça ? Parce que la réalité est une maîtresse cruelle et ennuyeuse. La réalité, c'est qu'il a des taches de sauce tomate sur son t-shirt et qu'il n'a pas payé sa facture d'électricité. Mais dans le monde merveilleux de l'amnésie sélective, il n'y a pas de factures, il n'y a que des "frais opérationnels" remboursés par le MI6.

C'est une forme d'auto-hypnose permanente. S'il se souvenait de ce qu'il a dit il y a dix minutes, il serait obligé de faire face à l'édifice bancal de ses mensonges. Il verrait les fissures, il entendrait les fondations craquer. Mais Dory ne regarde jamais derrière elle. Elle nage. Lui, il ment. Il avance dans un brouillard de conneries si épais qu'il finit par s'y perdre lui-même, et c'est précisément ce qu'il cherche.

Il est le réalisateur, l'acteur principal et le seul spectateur convaincu d'un film qui change de scénario toutes les trois répliques. Si vous lui demandez demain ce qu'il a fait de sa soirée pizza, il ne vous parlera pas de la Régina froide ou de la conversation sur le yacht. Il vous dira probablement qu'il a passé la nuit à démanteler un réseau de trafic d'organes de pingouins en Patagonie, tout en pilotant un hélicoptère d'une seule main parce qu'il s'était luxé l'épaule en sauvant un orphelin d'un incendie.

Et vous ? Vous le regarderez, vous prendrez une grande inspiration, et vous vous souviendrez de la règle d'or avec les spécimens de ce genre : n'essayez jamais de

corriger un poisson rouge qui se prend pour un requin. Vous risqueriez de vous noyer dans son bocal, alors que lui, il flotte déjà vers une autre aventure imaginaire, persuadé que le reflet de sa propre ombre sur la paroi de verre est en réalité le flash d'un paparazzi de chez Vanity Fair.

Quel champion, bordel. Quel magnifique champion du néant.

# Chapitre 3

## Le GPS quantique : être à deux endroits à la fois

« Allô ? Écoute, c'est l'enfer. Je t'entends à peine, y'a un carambolage monstre entre un convoi exceptionnel de pales d'éoliennes et un camion de cirque. On est à l'arrêt total. J'en ai pour deux heures, minimum. Je crois même que je vois de la fumée, je vais peut-être devoir descendre pour aider à sortir les lions de la remorque. Me cherche pas, je capte plus rien, la 5G est saturée par les secours. Bisous. »

Pendant qu'il vous débite cette fresque épique avec le trémolo dans la voix d'un correspondant de guerre sous les obus, observez bien l'arrière-plan sonore. Ce n'est pas une sirène de police que vous entendez, c'est le sample de caisse claire d'un remix douteux d'un tube de 2012. Et ce vent qui souffle ? Ce n'est pas la bise glaciale du périphérique, c'est le climatiseur industriel du "VIP Room" qui lui souffle dans les bronches.

Bienvenue dans le monde merveilleux du GPS quantique.

Pour le commun des mortels, la physique est une maîtresse cruelle et rigide. Si vous êtes à la caisse du Lidl de Pantin à 22h14, il est physiquement impossible que vous soyez simultanément en train de siroter un Negroni sur un rooftop à Barcelone. C'est la base. C'est Newton. C'est chiant. Mais pour notre spécimen, la réalité est une suggestion, pas une contrainte. Il a craqué le code source de l'univers. Il a débloqué le succès "Ubiquité Pathologique".

Le GPS quantique repose sur un principe scientifique que les plus grands chercheurs de la NASA nous envient : la superposition d'états foireux. Dans la physique quantique classique, le chat de Schrödinger est à la fois mort et vivant tant qu'on n'a

pas ouvert la boîte. Dans la physique du mythomane, notre champion est à la fois « bloqué au niveau de la sortie 14 avec une durite qui a lâché » et « en train de faire un concours de shots de tequila avec trois hôtesse de l'air dans le 8ème arrondissement ».

Ce qui est fascinant, c'est la gestion des flux de données. Pour maintenir ce miracle technologique, il doit déployer une infrastructure réseau plus complexe que celle de Google. D'un côté, il y a le flux vocal : il module sa voix, l'essouffle un peu, simule l'agacement du conducteur honnête piégé par la fatalité. Il peut même aller jusqu'à tapoter rythmiquement sur le rebord d'un cendrier pour imiter le bruit du clignotant. C'est du Sound Design de haut vol. Hans Zimmer, à côté, c'est un enfant qui joue du pipeau.

Mais de l'autre côté, il y a la faille numérique. La traînée de poudre de sa propre vanité.

Parce que le champion ne peut pas s'empêcher d'exister aux yeux du monde. C'est là que le GPS quantique entre en collision avec la réalité de l'Instagram de ses « potes ». Tandis qu'il vous explique au téléphone qu'il est en train de faire un massage cardiaque à un chauffeur de poids lourd sur la bande d'arrêt d'urgence, une Story apparaît sur votre écran. En arrière-plan d'un selfie de Kevin (qui, lui, ne ment pas, il est juste trop bête pour comprendre les enjeux géopolitiques du moment), on aperçoit une silhouette familière. Un flou artistique, certes, mais reconnaissable entre mille. C'est lui. Il est là, le bras levé, une bouteille de vodka premium dans une main, l'autre main tentant vainement de maintenir un équilibre précaire sur le rebord d'une banquette en skai.

Si vous l'appeliez à cet instant précis pour le confronter, il ne s'effondrerait pas. Non. Le GPS quantique activerait son module "Redirection de Paquets".

« La Story de Kevin ? Mais tu délires ! C'est une archive ! Il a posté ça pour me faire chier parce qu'il sait que je suis coincé dans les bouchons. Ce mec est toxique, je te

jure, il essaie de briser notre amitié. D'ailleurs, je crois qu'il a utilisé un filtre Deepfake. On dirait moi, mais regarde bien le lobe de l'oreille, c'est pas mon lobe. Et puis, t'as vu la lumière ? C'est une lumière de juin, là on est en novembre, réveille-toi ! »

C'est là toute la beauté du dispositif : l'attaque préventive. Pour lui, ce n'est pas lui qui est pris en flagrant délit, c'est l'univers entier qui conspire pour créer des preuves falsifiées. Il est la victime d'une distorsion temporelle, d'un glitch dans la Matrice, ou plus probablement, d'une cabale orchestrée par les illuminatis de la téléphonie mobile.

Techniquement, comment fait-il pour gérer cette dissonance cognitive sans que son cerveau n'implose comme une naine blanche ? C'est une question de compartimentation. Il possède deux hémisphères cérébraux qui ne se parlent jamais. Le gauche gère la logistique du mensonge immédiat (le scénario du camion de lions), tandis que le droit s'occupe de la gratification immédiate (la vodka-pomme). Au milieu, il n'y a pas de corps calleux, il y a un trou noir qui absorbe toute trace de culpabilité ou de logique élémentaire.

Le GPS quantique lui permet également de voyager dans le temps. Vous lui demandez pourquoi il n'est pas venu hier soir ? "J'étais aux urgences pour ma grand-mère." Vous croisez sa grand-mère le lendemain au marché, pimpante et achetant des poireaux ? "C'est un miracle médical, les médecins n'en reviennent pas. J'ai passé la nuit à prier dans la chapelle de l'hôpital, je pense que l'énergie que j'ai dégagée a accéléré sa mitose cellulaire."

On n'est plus dans l'excuse, on est dans la thérapie quantique par imposition des mains à distance de 50 kilomètres.

Le problème du GPS quantique, c'est qu'il finit toujours par créer des "zones de turbulences" sociales. À force d'être à deux endroits à la fois, il finit par n'être nulle

part. C'est l'homme-vapeur. Il flotte au-dessus des obligations, des rendez-vous, des promesses. Il vit dans l'interstice entre la vérité et le néant.

Et vous, spectateur impuissant de ce naufrage magnifique, vous finissez par développer une certaine admiration. Parce qu'il faut une énergie colossale pour maintenir un tel niveau de fiction. Maintenir le GPS quantique allumé 24h/24 consomme plus de ressources qu'un data center de minage de Bitcoin. À la fin de la journée, il doit être épuisé d'avoir sauvé autant d'orphelins imaginaires tout en étant tagué dans autant de bars à chicha.

Mais ne faites jamais l'erreur de lui mettre le nez dans son propre caca numérique. Ne lui montrez pas la capture d'écran de la Story. Il ne s'excusera pas. Il vous regardera avec une pitié sincère, celle qu'on réserve aux esprits étripés qui croient encore que la géolocalisation iPhone est plus fiable que son intuition cosmique.

« Tu vois, c'est ton problème, dira-t-il en ajustant son col avec l'assurance d'un courtier en bourse qui vient de vendre du vent à un aveugle. Tu es esclave de la technologie. Moi, je vis dans le flux. La Story de Kevin, c'est une projection astrale. C'est mon aura qui s'est matérialisée là-bas parce que j'avais besoin de décompresser mentalement pendant que mon corps physique gérait la crise de l'A86. Lis un peu de physique des particules avant de me juger, ça t'ouvrira l'esprit. »

Et il repartira, d'un pas léger, persuadé d'avoir gagné le débat, vers sa prochaine destination : probablement Mars, ou le PMU du coin, selon la direction du vent et la qualité de la 4G. Un champion, on vous dit. Un magnifique astronaute du vide, pilotant un vaisseau fait de vent, avec pour seul carburant l'audace illimitée de ceux qui n'ont plus rien à perdre, pas même leur dignité.

# Chapitre 4

## Tous ses ex sont des psychopathes (Spoiler : Non)

Entrez, installez-vous confortablement, et surtout, laissez vos certitudes rationnelles au vestiaire, à côté des parapluies et du bon sens. Bienvenue dans la visite guidée du "Musée de l'Injustice Permanente", dont le conservateur, guide et unique victime n'est autre que notre cher astronaute du vide. Si vous tendez l'oreille, vous l'entendrez soupirer. Ce n'est pas un soupir de fatigue, non, c'est le soupir de celui qui porte sur ses épaules le poids d'une malédiction statistique digne de la zone des Bermudes.

Car voyez-vous, notre homme a une particularité biologique fascinante : il possède un aimant à psychopathes greffé dans le ventricule gauche. Selon ses dires, chaque femme ayant croisé sa route avant vous n'était pas simplement une erreur de casting, mais une candidate sérieuse au titre de Grande Prêtresse de l'Asile de Fous. On ne parle pas ici de petites névroses quotidiennes, genre « elle laisse traîner ses chaussettes » ou « elle écoute du Taylor Swift au premier degré ». Non, on parle de dossiers psychiatriques de l'épaisseur d'un annuaire, de comportements qui feraient passer Hannibal Lecter pour un animateur de centre aéré, et de scénarios de harcèlement dignes des meilleurs thrillers coréens.

Écoutez-le vous raconter Sandrine, l'ex numéro 3. « Une folle furieuse », vous dira-t-il en baissant la voix comme s'il craignait que les murs ne répètent son nom. « Elle a essayé de m'empoisonner avec du thé à la bergamote parce que j'avais oublié de liker sa photo de brunch. J'ai dû m'enfuir par la fenêtre du premier étage. Elle attendait en bas avec une fourche. Enfin, métaphoriquement. Mais ses yeux, tu aurais dû voir ses yeux... le vide absolu. »

La réalité ? Sandrine lui a probablement juste demandé, après trois mois de relation,

s'il comptait un jour rembourser les 400 euros qu'elle lui avait prêtés pour « lancer sa start-up de coaching pour poissons rouges ». Mais dans son logiciel interne, la demande de remboursement est une forme de terrorisme psychologique. Demander des comptes, c'est castrateur. Vouloir une explication, c'est du harcèlement. Attendre une réponse à un SMS envoyé il y a trois jours, c'est de la paranoïa clinique.

C'est le premier théorème de la mythomanie sentimentale : toute personne exigeant un minimum de décence devient instantanément une détraquée mentale.

Admirez la technique. En érigeant ce mur de "folles" autour de son passé, il construit un fort imprenable pour son présent. C'est le coup de génie du "Saint-Sébastien de la rupture" : il se présente à vous couvert de flèches imaginaires, le regard humide du rescapé qui a vu l'enfer et qui, par miracle, a trouvé en vous la seule âme pure, la seule femme « normale » dans cet océan de démence.

Et vous, forcément, vous tombez dans le panneau. C'est le piège de l'infirmière cosmique. Vous vous dites : « Mon pauvre chéri, elles t'ont tellement fait de mal, mais moi, je vais te montrer que l'amour peut être calme. Je ne serai pas comme Julie qui hurlait pour rien, ni comme Chloé qui faisait des crises de jalousie quand tu rentrais à 4h du matin avec une trace de rouge à lèvres sur le lobe de l'oreille. »

Félicitations. Vous venez de signer votre CDI de "Tapis de Bain Émotionnel". Car le spoiler, il est là : le dénominateur commun entre Sandrine la Furie, Julie la Toxique, Chloé la Harceleuse et l'Inconnue de Tinder qui a « essayé de le kidnapper » (elle l'a juste attendu devant le bar parce qu'il avait oublié ses clés), c'est lui.

C'est une règle mathématique de base. Si vous marchez dans la rue et que vous croisez un con, vous avez croisé un con. Si vous marchez dans la rue et que TOUT LE MONDE est un con, c'est que vous êtes probablement le con. Dans son cas, si toutes ses ex sont des psychopathes, c'est soit qu'il recrute ses compagnes exclusivement dans la cour de promenade de la prison de Fleury-Mérogis, soit – et

c'est une hypothèse audacieuse – que sa propre définition de la "folie" englobe toute forme de réalité qui ne l'arrange pas.

Observons de plus près la typologie de la « Psychopathe » selon ses critères :

1. **\*\*La Stalkeuse : \*\*** C'est une femme qui a eu l'audace de demander : « Tu es où ? » alors qu'il n'avait pas donné de nouvelles depuis 72 heures.
2. **\*\*La Déséquilibrée : \*\*** Celle qui a pleuré quand il lui a annoncé, entre deux niveaux de Call of Duty, qu'il voyait finalement leur relation comme « un concept fluide et non-euclidien basé sur l'absence de contraintes ».
3. **\*\*La Malade Mentale : \*\*** Celle qui a appelé sa mère pour savoir s'il était vivant après qu'il a simulé son propre enlèvement par des cartels mexicains pour éviter d'aller au mariage de sa cousine.

Il vous raconte ces histoires avec une précision chirurgicale, ajoutant toujours ce petit détail sordide qui valide l'horreur. « Elle découpait mes chemises avec des ciseaux à ongles en chantant du Mireille Mathieu. » On visualise la scène, on a des frissons, on a envie de le serrer fort contre soi. On ne réalise pas que les chemises étaient probablement déjà trouées et qu'elle les a jetées parce qu'il ne les avait pas lavées depuis le deuxième mandat de Jacques Chirac.

Le génie de cette manipulation, c'est qu'elle vous place dans une position de compétition permanente avec des fantômes. Vous devez prouver, chaque jour, que vous n'êtes pas une « folle ».

Il arrive en retard ? Ne dites rien, sinon vous êtes "contrôlante" comme l'était cette psychopathe de Mélanie.

Il oublie votre anniversaire ? Souriez, sinon vous êtes "matérialiste et hystérique" comme l'ex-femme de son cousin (qui est aussi une folle, par extension).

Il flirte avec la serveuse sous vos yeux ? Restez zen, sinon vous tombez dans la "jalousie malade" qui a détruit sa confiance en l'humanité en 2014.

C'est un conditionnement pavlovien de haut vol. Il utilise les cadavres de ses

anciennes relations pour fertiliser le champ de votre soumission. À force d'entendre le récit de ces harpies qui l'ont persécuté, vous finissez par vous excuser d'exister. Vous devenez transparente, silencieuse, une ombre parmi les ombres, tout ça pour ne pas finir dans le prochain chapitre de son catalogue des horreurs.

Parce qu'il faut que vous le sachiez : le jour où vous partirez – parce que vous partirez, ou parce qu'il vous éjectera dès que vous commencerez à avoir des besoins humains basiques comme "manger à heures fixes" ou "être respectée" – vous deviendrez, vous aussi, une psychopathe.

Dans six mois, il sera assis en face d'une nouvelle proie, les yeux embués, la voix chevrotante, et il lui dira : « Avant toi, j'ai vécu un cauchemar. Une fille instable. Elle analysait tout ce que je disais, elle écrivait des essais sur mon comportement, elle était obsédée par la vérité... une vraie paranoïaque. J'ai dû changer de numéro trois fois. Heureusement que tu es là, toi tu es différente, tu es... saine. »

Et la boucle sera bouclée. Le manège repartira pour un tour, avec de nouveaux chevaux de bois et la même musique de cirque grinçante en fond sonore.

Le plus drôle – si l'on apprécie l'humour très noir – c'est la sincérité avec laquelle il croit à ses propres fables. Il n'est pas simplement un menteur, il est le premier spectateur de son propre film. Il se voit vraiment comme le survivant d'un "slasher" émotionnel où il est la "Final Girl" qui s'en sort in extremis alors que toutes les autres sont des monstres de foire.

C'est une forme d'art, au fond. Transformer une incapacité chronique à assumer ses responsabilités en une épopée tragique où l'on est le seul point de lumière dans un monde de ténèbres psychiatriques. C'est le narcissisme élevé au rang de religion monothéiste : "Tu n'auras d'autre victime que moi."

Alors, la prochaine fois qu'un type vous explique que toutes ses ex sont bonnes pour

l'internement d'office, ne cherchez pas à savoir quelle pathologie elles avaient. Cherchez plutôt où il cache la camisole invisible qu'il s'apprête à vous enfiler. Car dans son monde, la folie des autres n'est que le miroir de son propre vide. Et le vide, c'est bien connu, c'est très spacieux pour y loger toutes les histoires qu'on s'invente pour ne jamais avoir à se regarder en face.

Spoiler final : Les ex vont très bien. Elles sont probablement en train de prendre un verre ensemble, quelque part, en trinquant à leur santé mentale retrouvée et en rigolant de celui qui croyait que la physique des particules justifiait d'aller voir ailleurs. La seule chose qu'elles ont en commun, ce n'est pas un gène de la démence, c'est d'avoir, un jour, cru qu'un astronaute du vide pouvait avoir les pieds sur terre. On ne les y reprendra plus. Et vous ?

# Chapitre 5

## L'Inception du mytho : Le mensonge dans le mensonge

Vous connaissez le principe d'Inception ? Ce film de Christopher Nolan où Leonardo DiCaprio fronce les sourcils pendant deux heures et demie en essayant de nous faire croire que dormir dans un avion permet de résoudre des traumatismes d'enfance, le tout sur une musique de Hans Zimmer qui fait « BRAAAAAM » tous les quarts d'heure ? Eh bien, oubliez la toupie et le dodo synchronisé. Bienvenue dans la version low-cost, mais beaucoup plus épuisante : l'Inception du mytho.

Ici, on ne descend pas dans les strates du subconscient pour implanter une idée. On descend dans les égouts de la mauvaise foi pour protéger une vérité qui, à la base, n'intéressait personne. On parle du mensonge gigogne. Du mensonge poupée russe. De cet artisanat de l'absurde où l'individu vous sort un bobard pour couvrir un premier mensonge, lequel servait déjà à masquer une vérité si insignifiante qu'elle en devient suspecte par simple omission.

Prenez un exemple simple. Appelons-le Kevin (désolé pour les Kevin, mais c'est un prénom qui porte en lui une certaine prédisposition au drame inutile).

Kevin rentre chez lui. Vous lui demandez : « T'as acheté du pain ? »

La vérité est simple : Kevin a oublié. C'est humain. C'est banal. On s'en fout.

Mais Kevin, dans son élan de génie créatif, décide que la vérité est trop plate. Il répond : « Ah non, la boulangerie était fermée pour travaux. »

C'est le Mensonge Niveau 1. Inutile, puisque la boulangerie est ouverte 365 jours par an et que vous venez de voir la voisine en sortir avec une baguette sous le bras.

Quand vous lui faites remarquer que la voisine a du pain frais, Kevin ne s'excuse pas. Non. S'excuser, c'est pour les gens qui ont une colonne vertébrale. Kevin, lui, a une

structure en chamallow renforcé au titane. Il passe au Mensonge Niveau 2 pour sauver le Niveau 1 : « Ah mais c'est la boulangerie de la rue d'en face qui est fermée. J'y suis allé parce que je voulais te prendre tes préférées, celles aux céréales anciennes qu'ils ne font que là-bas, mais j'ai croisé mon ancien patron qui m'a tenu la jambe pendant vingt minutes. »

Là, on commence à entrer dans le gras. Kevin vient de s'inventer une quête épique (les céréales anciennes) et un antagoniste (l'ancien patron). Mais attendez, vous savez que son ancien patron est mort d'un œdème pulmonaire en 2014.

Vous le regardez, un sourcil levé, le détecteur de conneries en train de fumer dans votre cerveau. Kevin sent le vent tourner. Il ne peut plus reculer. Il doit forer plus profond.

Mensonge Niveau 3 (L'Inception) : « En fait, quand je dis mon ancien patron, c'est son fils. Il a repris la boîte en secret, mais il veut pas que ça se sache parce qu'il est en litige avec le fisc, du coup il porte une perruque. C'est pour ça que je t'ai dit que la boulangerie était fermée, je voulais pas que tu sortes et que tu tombes sur lui, je voulais te protéger. »

À ce stade, Kevin est en train de construire une cathédrale de merde avec des allumettes mouillées. Et pourquoi ? Pour ne pas admettre qu'il avait juste la flemme de s'arrêter au coin de la rue.

C'est là que réside la beauté tragique de la chose : la disproportion totale entre l'effort investi et le gain escompté. On est face à un type qui dépense l'énergie d'un ingénieur de la NASA pour dissimuler le fait qu'il a mangé le dernier yaourt à la grecque.

Pourquoi font-ils ça ? Les experts en psychologie (ou n'importe qui ayant déjà survécu à un rendez-vous Tinder avec un "entrepreneur dans la tech") vous diront que c'est une question de contrôle. Mais moi, je penche pour l'option « sport de haut niveau ». Le mytho en mode Inception ne ment pas par nécessité, il ment pour le frisson. C'est son bungee jumping à lui. Il se jette du haut de la falaise de la

crédibilité, attaché à un élastique fait de calomnies et de coïncidences improbables, en espérant que ça ne craquera pas.

Ce qui est fascinant, c'est la mémoire sélective que cela demande. Un être humain normal a déjà du mal à se souvenir du code de sa carte bleue ou de la date d'anniversaire de sa belle-mère. Le mytho-inceptionnel, lui, doit tenir un registre comptable de ses fictions. Il doit se souvenir que dans la strate 1, il était chez le dentiste ; que dans la strate 2, le dentiste a eu une attaque cardiaque ; et que dans la strate 3, il a dû pratiquer une trachéotomie avec un stylo bille, ce qui explique pourquoi il n'a pas pu sortir les poubelles.

Si vous essayez de les confronter avec de la logique, vous avez perdu d'avance. La logique est une arme de poing dans une guerre thermonucléaire.

— « Mais Kevin, tu n'as même pas de stylo bille dans tes poches. »

— « Justement ! Je l'ai laissé dans la gorge du dentiste ! Tu te rends compte de ce que je traverse et toi tu me parles de fournitures de bureau ? Tu es d'une insensibilité crasse. »

Et hop ! Le retournement acrobatique. Le "Gaslighting de diversion". Non seulement il a menti sur trois niveaux, mais maintenant, c'est \*vous\* le monstre parce que vous ne vous souciez pas de la santé d'un dentiste imaginaire. C'est brillant. C'est du Shakespeare écrit par un gamin de cinq ans sous speed.

Le mensonge dans le mensonge crée une sorte de brouillard de guerre cognitif. À la fin de la discussion, vous ne savez même plus pourquoi vous étiez en colère au départ. Vous êtes juste épuisée, le cerveau en compote, avec l'impression d'avoir essayé d'expliquer la physique quantique à un golden retriever. Et pendant que vous cherchez de l'aspirine, lui, il se sent victorieux. Il a protégé la vérité originelle (sa flemme) en érigeant une forteresse de fables.

Le plus acide dans l'histoire, c'est que ces gens-là finissent par croire à leur propre

architecture. Ils sont les architectes, les ouvriers et les seuls locataires de leur délire. Ils se baladent dans les couloirs de leur Inception en se disant : « Purée, je suis quand même un bon gars d'avoir sauvé ce dentiste avec un Bic. » Ils se donnent le premier rôle dans un film que personne n'a acheté, et ils s'étonnent que vous ne leur donniez pas l'Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle.

Alors, la prochaine fois que vous sentez qu'une explication commence à ressembler à un scénario refusé par Netflix parce que « c'est trop peu crédible », ne creusez pas. Ne demandez pas de détails. Ne cherchez pas à comprendre comment le cousin du patron en perruque a pu se retrouver à la boulangerie fermée pour travaux un dimanche de Pentecôte.

Contentez-vous de regarder le mythe droit dans les yeux et dites-lui : « Wow. Ta vie est une épopée. On dirait du Nolan, mais avec moins de budget et plus de gluten. » Puis, partez. Laissez-le dans son rêve. Laissez-le s'enfoncer dans le quatrième sous-sol de son mensonge, là où la réalité n'a plus cours et où il peut enfin être le héros d'une histoire dont tout le monde se fout.

Parce qu'au final, le problème de l'Inception du mythe, ce n'est pas qu'on finit par se perdre dans ses mensonges. C'est qu'on finit surtout par s'y retrouver tout seul. Et le vide, même quand on le décore avec des histoires de dentistes héroïques et de boulangeries fantômes, ça reste désespérément spacieux.

Spoiler : Kevin n'a toujours pas acheté de pain. Mais il est persuadé qu'il mérite une médaille pour avoir survécu à sa propre imagination. Trinquez à votre lucidité, c'est la seule chose que son ombre n'arrivera jamais à imiter.

# Chapitre 6

## L'Oscar du meilleur rôle de malade imaginaire

On connaît tous ce moment de flottement cosmique. Il est 8h30 un samedi matin, vous êtes au pied d'un camion de location de vingt mètres cubes, les mains déjà poisseuses de ruban adhésif, prêt à affronter le déménagement de votre meilleur ami qui, bizarrement, possède une collection de bustes en marbre et habite au cinquième sans ascenseur. Et là, le téléphone vibre. C'est un message de Kevin.

\*« Mec... je suis dévasté. Je crois que j'ai chopé une variante foudroyante de la dengue mélangée à une méningite foudroyante. Je ne peux plus bouger mes sourcils sans hurler. Désolé pour les cartons. Je vous envoie toute ma force (spirituelle, parce que physiquement, je suis une méduse échouée). »\*

Mesdames et Messieurs, sous vos yeux ébahis, veuillez applaudir l'entrée en scène du virtuose, du prodige, du futur récipiendaire de l'Oscar du Meilleur Rôle de Malade Imaginaire. Car si le mythomane de boulangerie (voir chapitre précédent) est un artisan du quotidien, le mythomane médical, lui, est un artiste de la tragédie grecque. Il ne se contente pas de mentir ; il entre en agonie pour ne pas avoir à porter un canapé d'angle.

Le "Malade de Circonstance" est une espèce fascinante qui a réussi à corréler ses pics de fièvre avec le calendrier Google de son entourage. C'est une pathologie mystérieuse que la science n'explique pas encore : la \*Chronos-Pathologie Sélective\*. Vous avez un déménagement ? Il a une sciatique foudroyante qui ne touche que les muscles nécessaires au soulèvement de charges de plus de deux grammes. C'est l'anniversaire de votre mère et il devait passer prendre le gâteau ? Il est terrassé par une intolérance au gluten aéroportée qui l'oblige à rester dans le noir

total avec une compresse de champagne sur le front.

Analysons la performance, car il y a du métier. Un bon mytho de santé ne vous dit pas juste : « J'ai mal à la tête. » Non, ça, c'est pour les amateurs, les gens qui ont encore une once de respect pour votre intelligence. Le professionnel, lui, vous décrit la douleur avec une précision digne d'un épisode de *\*Grey's Anatomy\** écrit sous LSD.

« Écoute, ce n'est pas une simple migraine. C'est comme si un petit démon scandinave essayait de sortir de mon globe oculaire droit avec une pioche chauffée à blanc. Mon médecin m'a dit que c'était un cas d'école. Il voulait m'hospitaliser, mais j'ai refusé pour ne pas encombrer les urgences. Je suis un héros, mais un héros qui va rester au lit pendant que tu portes ton lave-linge seul. »

L'utilisation du jargon médical est ici capitale. Plus le mot est long, plus le mensonge passe. On ne dit pas « j'ai la flemme », on dit « je souffre d'une déshydratation mitochondriale sévère couplée à une asthénie neuro-végétative ». Ça claque. Ça impose le silence. On n'ose pas demander à quelqu'un qui a une "asthénie neuro-végétative" de vous aider à monter une armoire PAX. On lui dit « Oh mon Dieu, repose-toi », tout en sachant pertinemment que le seul effort qu'il va fournir dans les douze prochaines heures sera de scroller sur TikTok avec le pouce gauche.

Le génie de ces acteurs réside dans la voix. La "Voix de l'Outre-Tombe". Vous savez, ce timbre de voix qu'ils adoptent uniquement au téléphone, ce souffle court, ce rôle d'agonie qui laisse suggérer que le prêtre est déjà dans le couloir pour l'extrême-onction.

— « Allô... ? » murmure-t-il, comme s'il utilisait ses trois derniers joules d'énergie.

— « Kevin ? Ça va ? On t'attend pour le buffet de l'anniversaire de maman. »

— « Je... (toux rauque, probablement simulée en frottant un gant de toilette contre le micro)... je crois que mon corps a lâché. Le système immunitaire est en grève. Dites

à ta mère que je l'aime... Et ne mangez pas tout le saumon... Ça me ferait trop de peine de savoir que j'ai raté le saumon... »

Quinze minutes plus tard, Kevin est tagué sur une story Instagram en train de dégusté un burger triple steak avec la mention "Healing vibes". Quand vous le confrontez, il a la réponse absolue, celle qui clôt tout débat : « C'était sur les conseils de mon magnétiseur. Il m'a dit de me confronter à la protéine pour réaligner mes chakras. C'était thérapeutique, je t'assure. J'ai souffert en mangeant ce burger, si tu savais. »

Le mythe médical est un adepte du "Gaslighting Physiologique". Il arrive à vous faire culpabiliser d'être en bonne santé. Vous êtes là, en train de suer sang et eau sous une chaleur de 38 degrés pour vider un garage, et vous vous surprenez à penser : \*« Le pauvre Kevin, j'espère qu'il n'a pas trop mal à ses sourcils. »\* C'est là que le piège se referme. Il a gagné. Il a transformé sa paresse crasse en une tragédie humanitaire dont il est la seule victime.

Le plus beau, c'est la guérison miraculeuse. Elle survient généralement avec une précision chirurgicale, environ quatorze minutes après que la dernière caisse a été posée dans le nouvel appartement ou que le dernier invité a quitté la fête. D'un coup, le groupe WhatsApp reçoit une photo de lui, en tenue de sport, avec la légende : « Un miracle ! La fièvre est tombée d'un coup ! Je me sens revivre ! Qui est chaud pour un padel demain matin ? »

À ce stade, ce n'est plus de la médecine, c'est de la sorcellerie. Lourdes devrait envoyer des observateurs.

Mais ne vous y trompez pas. Ce besoin viscéral d'inventer des pathologies pour échapper aux contraintes de la vie sociale cache une vérité plus acide. Le malade imaginaire moderne ne cherche pas seulement à éviter l'effort ; il cherche à être le centre d'intérêt sans avoir à fournir le travail nécessaire pour le devenir. Dans son esprit, être "celui qui est mystérieusement mourant" est bien plus prestigieux que d'être "celui qui aide à porter le frigo". Le frigo, c'est banal. La tumeur fantôme, c'est

du panache.

C'est une forme de narcissisme biologique. Son corps (dans sa tête) est une machine tellement complexe et précieuse qu'elle tombe en panne dès que la réalité devient trop exigeante. Il est le seul être humain au monde capable de contracter une conjonctivite uniquement parce qu'il y a de la poussière sur les cartons de déménagement.

Alors, que faire face à ce Molière de la sécu ?

L'erreur serait de lui proposer des médicaments. Ne lui donnez jamais de Doliprane. Il vous répondra que son organisme est "trop sensible aux molécules de synthèse" et qu'il ne se soigne qu'aux cristaux de sel de l'Himalaya et au jus de bouleau pressé à froid.

L'erreur serait aussi de s'énerver. La colère nourrit son rôle. Si vous criez, il dira que le volume sonore agresse sa paroi intestinale déjà fragilisée.

La seule solution, c'est l'ironie clinique.

La prochaine fois que Kevin vous sort la carte de la peste bubonique sélective le jour de votre crémaillère, regardez-le avec une compassion infinie. Dites-lui :

« Écoute Kevin, j'ai appelé une ambulance. J'ai décrit tes symptômes au SAMU, ils arrivent. Apparemment, une paralysie du sourcil associée à une intolérance au gluten de fête, c'est le signe précurseur d'une explosion spontanée de la rate. Ils vont t'emmener en zone de quarantaine. Ne me remercie pas, c'est ça l'amitié. »

Regardez alors la couleur revenir instantanément sur ses joues. Observez ce bégaiement magnifique où il tente d'expliquer que « non, finalement, ça va un peu mieux, c'est peut-être juste une carence en magnésium ».

Parce qu'au final, le problème de l'Oscar du meilleur rôle de malade, c'est que le public finit par quitter la salle avant la fin de la pièce. À force de mourir tous les deuxièmes dimanches du mois, Kevin finit par devenir un fantôme pour les vivants. Il

reste seul dans son sanatorium imaginaire, entouré de ses thermomètres truqués et de ses ordonnances fantômes.

Triste ironie : le jour où il aura vraiment une petite grippe, personne ne viendra lui apporter de soupe. Tout le monde sera trop occupé à déménager, à fêter des anniversaires ou à manger du saumon. Et lui, il sera là, à fixer son ombre sur le mur, en espérant qu'elle au moins, elle croie à ses mensonges. Mais même son ombre sait qu'il n'a jamais eu mal aux sourcils. Elle sait qu'il est juste fatigué d'être personne, alors il essaie d'être un diagnostic.

Rangez vos stéthoscopes, éteignez les projecteurs. La pièce est finie. Le malade se porte à merveille, il est juste allergique à la réalité. Et la réalité, malheureusement pour lui, ne se soigne pas au paracétamol.

# Chapitre 7

## La famille royale (version Wish)

Le problème avec Kevin, ce n'est pas seulement qu'il s'invente des cancers des ongles ou des insuffisances respiratoires dès qu'il doit porter un sac de courses. C'est qu'il a compris très tôt une règle fondamentale du marketing personnel : si ta vie ressemble à un épisode de \*Joséphine, ange gardien\* sous antidépresseurs, invente-toi un arbre généalogique qui ressemble à un croisement entre \*Game of Thrones\* et un catalogue de ventes aux enchères chez Christie's.

Kevin n'a pas de parents, il a des « ascendants mystérieux ». Il n'a pas de cousins, il a des « éminences grises ». Quand vous lui demandez d'où il vient, il ne vous répond pas « de Maubeuge » ou « d'un pavillon de banlieue qui sent le désodorisant à la vanille ». Non, il prend un air sombre, regarde l'horizon comme s'il y voyait passer le fantôme d'Anastasia Romanov, et lâche dans un soupir : « On ne choisit pas son sang, on le subit. »

On parle d'un type dont le pedigree est tellement faux qu'il ferait passer un sac Vuitton acheté à Vintimille pour de la haute couture. Bienvenue dans la généalogie de Kevin, la version « Wish » de la royauté, où le sang bleu est en réalité de l'encre de stylo bille qui a fui dans la poche de son jean.

Tout commence par la figure tutélaire, le patriarche, le mythe : le grand-père. Selon Kevin, son aïeul n'était pas un simple retraité de la fonction publique qui passait ses après-midis à râler contre les cyclistes. Non, c'était un génie incompris, un Tesla de la mercerie, l'homme à qui l'humanité doit tout mais qui a été « spolié par le lobby des fermetures Éclair ». Car oui, selon Kevin, son grand-père est l'inventeur du bouton de pantalon moderne.

« Pas le bouton de base, attention, » précise-t-il avec un sérieux qui mériterait un Oscar, « mais le bouton à quatre trous avec renforcement polymère. Avant lui, les gens perdaient leurs culottes dans la rue. C'était le chaos. »

Écouter Kevin raconter l'épopée du bouton, c'est comme regarder un documentaire d'Arte réalisé par un patient sous champignons hallucinogènes. On y apprend que le Grand-Père Bouton aurait dû être plus riche que Rockefeller, mais qu'un complot industriel impliquant la CIA et le Vatican l'a forcé à vivre dans un F3 à Limoges. « Ils ont brûlé les brevets, tu comprends ? » chuchote Kevin en vérifiant si des micros ne sont pas cachés dans son café lyophilisé. « Si j'avais touché mes royalties sur chaque braguette de la planète, je serais en train de racheter Twitter pour le fermer. »

C'est le premier étage de la pyramide du mensonge : la fortune volée. C'est pratique, ça explique pourquoi il vit dans un studio qui sent le linge humide alors qu'il se sent l'âme d'un héritier des Médicis. Le monde lui doit des milliards, et c'est pour ça qu'il refuse de payer sa part de la pizza : c'est une forme de protestation géopolitique.

Mais le grand-père n'est que l'apéritif. Le plat de résistance, ce sont les « Cousins ». Dans la mythologie Kevinienne, il existe une branche de la famille qui a réussi. Une branche tellement riche, tellement puissante, qu'elle a disparu des radars de Forbes pour ne pas déstabiliser l'économie mondiale.

Ces cousins, personne ne les a jamais vus. Ils sont comme le monstre du Loch Ness, mais en costume sur mesure. Ils vivent à Dubaï, à Singapour, ou sur des îles artificielles qui se déplacent pour éviter les satellites de Google Maps. Kevin les appelle « Les Garçons ».

« J'ai eu Vladimir au téléphone hier, » lance-t-il négligemment en trifouillant son téléphone à l'écran fendu. « Il est embêté avec son nouveau yacht, il ne rentre pas dans le port de Monaco. Trop de tirant d'eau. Je lui ai dit de le revendre à un

oligarque de seconde zone et d'en commander un en titane. »

Le public — c'est-à-dire les trois pauvres potes qui n'ont pas encore changé de numéro de téléphone — écoute avec une fascination mêlée de pitié. On imagine Vladimir, le cousin milliardaire, probablement un avatar généré par le cerveau en surchauffe de Kevin, en train de gérer des fonds souverains pendant que le vrai Kevin compte ses pièces de deux euros pour s'acheter un paquet de clopes.

L'astuce de Kevin est brillante : ses cousins sont inaccessibles par définition. Ils sont toujours « entre deux jets », « en réunion avec le ministre de l'Énergie d'un pays dont tu n'as jamais entendu parler » ou « en cure de désintoxication de luxe dans l'Himalaya ». Quand on lui demande pourquoi ils ne lui envoient pas un petit virement de 10 000 balles pour réparer sa chaudière, Kevin a la réponse imparable, celle du scénariste de génie : « Ils testent ma valeur morale. Si je demande de l'argent, je suis déshérité du Grand Trust. »

C'est magnifique. C'est du Shakespeare écrit sur un ticket de PMU. Kevin s'est construit une prison dorée dont il est le seul gardien et le seul prisonnier. Sa famille est une aristocratie de l'ombre, une noblesse de carton-pâte qui lui permet de regarder le reste du monde avec un mépris de dandy en fin de race. Pour lui, vous n'êtes pas des gens, vous êtes des « civils ». Des êtres plats qui n'ont pas de cousins milliardaires invisibles et dont les grands-pères n'ont rien inventé du tout, même pas un ouvre-boîte.

Parfois, il pousse le bouchon si loin qu'il frôle la sortie de route psychiatrique. Un jour, il a prétendu qu'il ne pouvait pas venir travailler parce qu'il devait « coordonner l'exfiltration » d'une tante qui était restée coincée dans un coup d'État en Afrique de l'Ouest.

« Elle est diplomate ? » a demandé son patron, entre agacement et envie de rire.  
« Officiellement, elle importe du cacao. Officieusement, c'est elle qui décide qui porte la couronne dans la région. »

Le lendemain, Kevin était là, avec une mine défaite, expliquant que l'opération avait coûté trois millions en pots-de-vin mais que « Tata Régine » était en sécurité dans un bunker à Zurich. En réalité, Tata Régine s'appelle probablement Monique, elle vit à Niort et sa seule activité politique consiste à voter pour la liste du candidat qui promet de fleurir davantage les ronds-points.

Mais pour Kevin, la réalité est une insulte. C'est une option par défaut qu'il a décochée il y a bien longtemps. Il préfère habiter ce palais mental où les boutons de pantalon sont des reliques sacrées et où les milliardaires l'appellent pour savoir quelle cravate porter.

Le plus triste, ou le plus drôle, c'est cette « version Wish » de la grandeur. Car même dans ses mensonges, Kevin reste un petit bras. Ses cousins sont milliardaires, mais ils ont des prénoms de méchants de films d'action des années 90. Son héritage est immense, mais il est bloqué par des « protocoles de sécurité » dignes d'un mail d'arnaque nigériane. Tout chez lui sonne faux, avec ce petit arrière-goût de plastique chauffé et de colle bon marché.

Au fond, Kevin est le roi d'un pays qui n'existe pas. Il règne sur un peuple de fantômes fortunés et d'inventeurs de génie qui n'ont laissé aucune trace dans les livres d'histoire. Il est le Prince de l'Imposture, le Duc du Baratin, le Baron de la Mythomanie.

Et tandis qu'il vous explique, avec un aplomb terrifiant, que sa famille possède une part secrète dans la fabrication de l'oxygène mondial, vous regardez ses chaussures. Des baskets de contrefaçon dont la semelle commence à se décoller. C'est là que réside toute la tragédie de la famille royale version Wish : le sang est peut-être bleu dans ses récits, mais dans la vraie vie, Kevin a juste des taches de sauce tomate sur son t-shirt.

Mais ne lui dites rien. Laissez-le croire que son ombre porte une couronne. Après tout, dans un monde aussi gris, un type qui s'invente un empire avec des boutons de pantalon est peut-être le seul à s'amuser vraiment. Éteignez les lumières, laissez le souverain de pacotille s'endormir dans son carrosse de location. Demain, il nous expliquera que son oncle a inventé l'eau tiède, mais que le brevet a été racheté par Nestlé pour nous forcer à boire froid.

Le spectacle continue, et la place est gratuite. C'est déjà ça de gagné sur le Grand Trust.

# Chapitre 8

## Le détecteur de mensonges en PLS

Le problème avec la vérité, c'est qu'elle a des tics nerveux. Elle transpire, elle évite le regard, elle bafouille quand on lui demande où elle était le soir du 14 juillet. La vérité est une petite chose fragile et complexée. Kevin, lui, a compris un truc que même la CIA n'a pas encore osé théoriser : si tu fixes quelqu'un avec l'intensité d'un laser chirurgical en train de découper une cornée, tu peux lui faire admettre que la Terre est en forme de bretzel et que c'est lui qui a oublié de mettre le sel dessus.

On nous a toujours dit : « Regarde-moi dans les yeux quand je te parle ! » C'est le conseil parental de base, censé débusquer la fourberie. Grosse erreur. C'est comme donner un fusil à pompe à un psychopathe en espérant qu'il s'en serve pour faire du jardinage. Kevin a transformé le contact visuel en une arme de destruction massive. Quand il vous raconte que sa famille possède une part secrète dans la fabrication de l'oxygène mondial – oui, l'O<sub>2</sub>, le truc que vous respirez gratuitement comme des clochards de l'atmosphère –, il ne baisse pas les yeux. Oh que non.

Il vous ancre. Ses pupilles se dilatent jusqu'à devenir deux trous noirs prêts à engloutir votre bon sens, votre esprit critique et votre dernier relevé de compte. C'est un regard qui ne cligne pas. Jamais. On dirait qu'il a troqué ses paupières contre des volets roulants en acier trempé. Et c'est là que le malaise s'installe. Parce que, statistiquement, un être humain normal cligne des yeux toutes les quatre secondes. Kevin, lui, est en train de battre le record du monde de la fixité oculaire tout en vous expliquant que le PDG de Coca-Cola est en réalité son parrain caché, celui qui lui envoie des chèques de 50 000 euros pour ses anniversaires, mais « seulement en liquide pour éviter que le fisc ne s'effondre ».

Face à une telle audace visuelle, votre cerveau commence à pédaler dans la semoule. Il se passe un phénomène psychologique fascinant : le syndrome de la "Vérité par Fatigue Rétinienne". Au bout de trois minutes de ce face-à-face hypnotique, vous ne regardez plus ses baskets qui s'effritent. Vous oubliez la tache de ketchup sur son col qui ressemble étrangement à une carte de la Belgique. Vous commencez à douter de tout. De la gravité. De l'orthographe du mot « rythme ». Et surtout, de votre propre identité.

— « Je te jure, dit-il avec une voix si calme qu'elle pourrait apaiser un troupeau de gnous en pleine migration. J'étais là quand ils ont dessiné le premier logo Apple. Steve m'a demandé : "Kevin, la pomme, on la croque ou on la laisse entière ?" J'ai dit croque, ça fait plus rebelle. »

Il vous fixe. Il est si près que vous pouvez compter les pores de sa peau qui, eux, ne mentent pas sur son régime à base de kebabs à 4 euros. Mais ses yeux... ses yeux sont ceux d'un prophète. Ou d'un tueur en série qui vient de découvrir que vous êtes fait en jambon. C'est une telle intensité que vous finissez par vous dire : « Attends, si c'était faux, il clignerait des yeux, non ? C'est biologiquement impossible de mentir avec autant de conviction sans que le système nerveux ne lâche une petite goutte de sueur sur la tempe. »

Sauf que Kevin n'a pas de système nerveux. Il a un scénario.

Si vous branchiez Kevin à un polygraphe, le truc exploserait en moins de douze secondes. L'aiguille ne se contenterait pas de s'affoler ; elle sortirait de la machine pour aller se planter dans l'œil du technicien, avant de s'auto-immoler par pure dignité professionnelle. Le détecteur de mensonges est conçu pour des gens qui ont une conscience, un truc qui gratte à l'intérieur quand on s'éloigne de la réalité. Kevin, lui, a remplacé sa conscience par une application de streaming qui diffuse des films dont il est toujours le producteur exécutif, le premier rôle et le cascadeur.

Le détecteur dirait : « Rythme cardiaque stable. Sudation nulle. Électro-dermalité calme comme un lac de montagne. » Le technicien dirait : « C'est incroyable, cet homme est soit le saint patron de la vérité, soit un frigo débranché. » Parce que Kevin croit à ce qu'il dit au moment où il le dit. C'est la magie de l'instant. S'il vous dit qu'il a inventé le concept du "lundi" lors d'un brainstorming avec Dieu le Père, il le pense. Ses yeux vous le hurlent. Il vous regarde avec une telle insistance que vous finissez par vérifier discrètement votre propre date de naissance sur votre carte d'identité.

— « T'es né en 1994 ? me demande-t-il soudain, sans rompre le contact.

— Euh... oui, pourquoi ?

— C'est ce qu'on veut te faire croire. En réalité, 1994 n'a jamais existé. C'est une année fantôme créée par le consortium des calendriers pour combler un vide quantique. J'y étais, j'ai signé les accords de suppression à Genève. »

Et là, vous ne riez pas. Vous ne pouvez pas. Parce qu'il est là, à deux centimètres de votre nez, et son regard est si pur, si dénué de la moindre trace de doute, que vous commencez à vous demander si vos souvenirs d'enfance en 1994 ne sont pas des implants mémoriels financés par Nestlé. C'est la puissance de la "Sincérité de Wish". C'est du toc, mais ça brille tellement fort sous les projecteurs de son délire que ça vous aveugle.

Le plus beau, c'est quand il passe à l'offensive sentimentale. Le regard s'adoucit, une larme (probablement provoquée par une poussière ou un excès d'oignons dans son dernier grec) perle au coin de l'œil.

— « Je te dis ça parce que je t'apprécie. On est de la même race, toi et moi. Les éveillés. »

C'est le coup de grâce. L'intégration dans le cercle des élus. En vous regardant droit dans les yeux, il vous offre une place sur le trône de sa folie. Et bizarrement, c'est confortable. On a envie d'y croire. On a envie de vivre dans ce monde où Kevin est le cousin caché d'Elon Musk et où les chaussettes ne disparaissent pas dans la machine

à laver parce qu'elles sont téléportées dans une base secrète sur Mars.

La tragédie, bien sûr, c'est quand il s'en va. Quand il rompt le contact visuel pour aller demander un ticket de bus à un parfait inconnu en lui expliquant qu'il a oublié ses clés de jet privé au pressing. Le charme se brise. Vous retrouvez vos esprits, un peu comme après une séance d'hypnose foraine où vous avez passé vingt minutes à faire la poule devant 300 personnes. Vous regardez votre montre. Vous touchez votre visage. Vous êtes toujours là. 1994 a bien existé. Kevin a toujours ses chaussures qui baillent.

Mais pendant un instant, il a été le roi. Non pas parce qu'il possédait l'oxygène, mais parce qu'il possédait votre regard. Dans un monde où tout le monde baisse les yeux sur son smartphone pour éviter de croiser la misère ou la vérité, Kevin, lui, vous offre le luxe suprême : il vous regarde comme si vous étiez la seule personne capable de comprendre que le brevet de l'eau tiède est une conspiration mondiale.

C'est le talent ultime des mythomanes de haute volée : ils ne mentent pas avec la bouche, ils mentent avec la rétine. Ils ne vous racontent pas des histoires, ils vous forcent à les voir. Le détecteur de mensonges est en PLS sur le carrelage, en train de convulser parce qu'il vient de croiser un homme dont l'ombre porte une couronne, même quand il est nu sous la douche.

Kevin s'éloigne, sa silhouette un peu voûtée, ses baskets faisant un bruit de ventouse sur le trottoir. Mais dans son sillage, l'air semble un peu plus rare. On se surprend à respirer plus profondément, juste pour vérifier si la famille royale du mensonge ne nous a pas déjà facturé la prochaine bouffée. Après tout, s'il nous l'a dit droit dans les yeux, c'est que ça doit être au moins un peu vrai, non ?

Allez, remets tes lunettes de soleil. La réalité pique un peu après une dose de Kevin pur jus. C'est ça, le Grand Trust : c'est gratuit, c'est absurde, et c'est le seul spectacle où le public finit par douter de sa propre existence alors que l'acteur principal ne

connaît même pas son propre texte.

# Chapitre 9

## Le syndrome de Sherlock : Pourquoi je suis devenue enquêtrice ?

Asseyez-vous. Prenez un café, ou mieux, un Lexomil, parce qu'on va parler de cette zone grise où la curiosité saine bascule dans l'archéologie de la merde.

Regardez-moi bien. Vous voyez ce cerne sous mon œil gauche ? Ce n'est pas de la fatigue. C'est le stigmate physique d'une nuit passée à zoomer sur le reflet d'une cuillère à café dans une photo postée par Kevin en 2017. Pourquoi ? Parce qu'il prétendait être à Bali ce jour-là, et que la cuillère portait le logo gravé du « Café de la Gare » à Maubeuge.

On appelle ça le Syndrome de Sherlock. Mais attention, pas le Sherlock sexy de la BBC avec son manteau à mille balles et son violon mélancolique. Non. Le Sherlock version « j'ai oublié de me doucher depuis trois jours, je vis dans le noir total et mon historique de recherche ferait passer un agent de la DGSI pour un amateur de vidéos de chatons ».

À quel moment précise-t-on qu'on a officiellement raté sa vie pour devenir le consultant non payé de la mythomanie d'autrui ?

C'est arrivé un mardi. J'étais censée préparer ma réunion annuelle de performance. Vous savez, ce moment où vous devez prouver à votre N+1 que vous n'êtes pas juste un meuble qui consomme de l'électricité. J'avais mon dossier ouvert sur l'écran de gauche. Sur l'écran de droite, j'avais le relevé bancaire de Kevin. Enfin, « un » relevé, obtenu par des moyens que la morale réproouve mais que la soif de vérité valide totalement.

Et là, le choc thermique.

J'ai réalisé que je connaissais mieux la structure de coûts des déjeuners de Kevin que mon propre plan d'épargne retraite. Je savais qu'il avait dépensé 14,80 € dans une boulangerie de l'Essonne le 14 mars à 10h22, alors qu'il m'avait envoyé un selfie « en direct de sa conférence à Genève » à 10h25. Le type a inventé la téléportation, ou alors il est capable de maintenir une distorsion spatio-temporelle entre un croissant aux amandes et le lac Léman.

Pendant que ma propre carrière agonisait dans un coin de mon bureau, j'étais en train de devenir une experte mondiale en « Kevinologie ». J'aurais pu passer un doctorat en Analyse Forensique des Mensonges Débiles. Mention Très Bien avec les félicitations du jury.

Parlons de LinkedIn. C'est le terrain de chasse préféré du mythomane en costume-cravate. Kevin sur LinkedIn, c'est une œuvre d'art. C'est le Louvre de l'imposture. Il a des « compétences » recommandées par des gens qui, après enquête (évidemment), s'avèrent être soit des profils créés par lui-même avec des photos d'IA, soit des stagiaires qu'il a terrorisés en 2012.

J'ai passé huit heures — HUIT HEURES — à vérifier si la boîte où il prétendait avoir été « Director of Strategic Growth » existait vraiment. Spoiler : c'était une SCI domiciliée dans un garage à poires dans le Loiret. J'ai remonté le fil jusqu'au cadastre. J'ai même appelé la mairie pour savoir si le garage était chauffé. À ce stade, ce n'est plus de la méfiance, c'est un temps plein. Si j'avais facturé ces heures à mon employeur, je serais actuellement en train de racheter Twitter pour le fermer.

Mais non. Je suis là, les yeux injectés de sang, à comparer la police de caractères de ses fiches de paie avec les modèles standards de l'administration fiscale. Parce que Kevin, quand il ment, il fait les choses en grand. Il ne se contente pas de dire qu'il

gagne bien sa vie ; il fabrique des preuves avec une telle conviction qu'on finit par se demander si la réalité n'est pas simplement une version ratée de ses mensonges.

Le détecteur de mensonges ? Laissez-moi rire. Face à Kevin, le détecteur de mensonges ne convulse pas, il se suicide. Il s'auto-immole par le feu parce qu'il ne peut pas traiter une information où le sujet affirme être le descendant caché des Romanov tout en demandant un micro-crédit chez Cofidis pour s'acheter un set de sushis.

C'est là que le piège se referme. Le menteur pathologique ne vous manipule pas seulement par ses mots ; il vous transforme en monstre de surveillance. Il vous force à devenir cette personne qui fouille les poches, qui craque les codes de téléphone (le sien était « 0000 », le génie de l'arrogance), et qui finit par connaître le nom de la cousine du deuxième degré de sa maîtresse de 2015.

Vous devenez une machine de guerre intellectuelle, mais pour une cause totalement stérile. Vous êtes un missile nucléaire tiré sur une flaque de boue.

Je me suis vue, un soir, dans le reflet de mon écran, alors que je parcourais le profil LinkedIn de son ancien colocataire pour vérifier une sombre histoire d'achat de machine à laver. J'avais des miettes de chips sur mon pyjama, mes cheveux ressemblaient à un nid de corbeaux sous acide, et j'avais une feuille Excel ouverte avec sept onglets de couleurs différentes pour traquer les incohérences de son emploi du temps de la semaine dernière.

J'ai eu un flash : si je mettais 10 % de cette énergie dans mon propre job, je serais probablement PDG d'une multinationale. Si j'analysais le marché boursier avec la même ferveur que j'analyse ses « rendez-vous d'affaires » (qui sont étrangement toujours localisés près d'un bar à chicha), je serais plus riche que Jeff Bezos.

Mais le mensonge de Kevin est une drogue. C'est un puzzle infini où les pièces

changent de forme pendant que vous essayez de les emboîter. C'est le « Grand Trust » dont je vous parlais : il vous donne un fil, vous tirez dessus, et vous réalisez que la pelote est faite de barbelés et de gaz lacrymogène.

Le pire, c'est le moment où vous le confrontez.

Moi : « Kevin, pourquoi ton relevé bancaire indique une dépense à "L'Amour Fou - Sex Shop & Sauna" alors que tu me disais être à ton cours de poterie ? »

Kevin, sans ciller, avec le regard d'un saint qui vient de voir la Vierge : « C'est un test de cybersécurité que je mène pour une startup. J'ai dû simuler un achat pour vérifier la faille de leur protocole SSL. Tu ne comprends rien à la tech, c'est fatigant. »

Et là, vous doutez. Pas de lui. De vous. De la physique. De la logique. Vous vous dites : « Et s'il disait vrai ? Et si l'Amour Fou était effectivement une plaque tournante de la tech mondiale ? »

C'est ça, le syndrome de Sherlock. C'est quand vous commencez à chercher des preuves pour justifier son absurdité plutôt que pour valider votre santé mentale.

Alors, on continue. On scroll. On fouille. On devient l'ombre de son ombre. Ma carrière ? Oh, elle est dans le coma. Mon patron m'a envoyé un mail pour me demander si j'étais toujours employée dans l'entreprise ou si j'avais été enlevée par une secte. Je lui ai répondu que j'étais sur un dossier "urgent et confidentiel".

Techniquement, c'est vrai. Le dossier s'appelle "Dossier\_Kevin\_Mensonges\_V4\_FINAL\_VRAIMENT\_FINAL.pdf". Il fait 402 pages.

Le Grand Trust ne vous vole pas seulement votre confiance. Il vous vole votre temps, votre ambition et votre dignité. Mais bon, au moins, je sais maintenant que sa grand-mère n'est pas morte trois fois en 2021. Elle est morte une seule fois, en 1998, et il utilise sa pierre tombale comme une sorte de carte de sortie de prison dès qu'il

oublie d'acheter le pain.

Allez, je vous laisse. Je viens de recevoir une notification : Kevin vient de mettre à jour sa section "Bénévolat" sur LinkedIn. Il prétend avoir sauvé des orphelins pendant le tsunami. Sachant qu'en 2004, il avait 8 ans et vivait à Clermont-Ferrand, je sens que ma nuit va être très, très longue.

Remettez vos lunettes de soleil. La vérité pique, mais le mensonge de Kevin, lui, demande une connexion fibre et une absence totale d'amour-propre. Et devinez quoi ? J'ai les deux.

# Chapitre 10

## Le flagrant délit : La sueur du coupable

Regardez bien cet homme. Non, ne détournez pas les yeux par pudeur ou par dégoût, c'est un moment historique. Vous assistez à l'effondrement d'un empire bâti sur du sable mouvant et des post-it mal collés. Kevin est assis en face de moi, dans ce petit café branché où l'on sert des lattes à l'avoine au prix d'un rein, et il vient de réaliser que la fête est finie.

Le moment où vous sortez la preuve irréfutable — appelons-la « La Bombe Atomique de la Vérité » — est une expérience quasi religieuse. J'ai posé mon iPad sur la table avec la douceur d'un bourreau qui ajuste la guillotine. À l'écran, un zoom haute définition sur son acte de naissance et une coupure de presse de \*La Montagne\* datée de décembre 2004.

Le contraste est saisissant. D'un côté, son profil LinkedIn qui hurle : \*« Héros humanitaire, a sauvé 42 orphelins des eaux déchaînées du tsunami à l'âge de huit ans »\*. De l'autre, la réalité froide et cruelle : le petit Kevin était en train de gagner un concours de mangeur de brioche à la fête foraine de Cournon-d'Auvergne au moment précis où il prétendait nager à contre-courant dans l'Océan Indien.

Et là, mesdames et messieurs, la biologie prend le dessus sur le storytelling.

La sueur de Kevin. Parlons-en. Ce n'est pas de la transpiration de sportif, ce n'est pas cette rosée saine qui perle sur le front d'un joggeur du dimanche. Non, c'est une exsudation chimique. C'est de l'huile de moteur mélangée à de la honte pure. En l'espace de trois secondes, son front est devenu plus glissant qu'une plaque de verglas sur le périph'. Une goutte solitaire, lourde de remords et de panique, entame une

descente olympique le long de sa tempe, traverse sa joue et finit sa course dans son latte. \*Ploc.\* C'est le bruit de sa crédibilité qui se noie dans de la mousse de lait.

Ses yeux ? Un spectacle à part entière. Les pupilles se dilatent, se rétractent, cherchent une sortie de secours, une faille spatio-temporelle, un conduit d'aération assez large pour y glisser sa dignité. On dirait un écran bleu de Windows qui tente désespérément de redémarrer en mode sans échec, mais le clavier est débranché.

— Kevin ? je murmure avec la tendresse d'un prédateur qui a déjà fini de mâcher. Tu veux nous parler de ta médaille de sauvetage ? Ou on discute de la brioche ?

C'est là que le Grand Trust — ce mécanisme d'autodéfense pathologique qui habite son cerveau malade — enclenche la phase 2 : la diversion absurde.

Kevin lève les mains, paumes vers l'avant, comme s'il essayait d'arrêter un train de marchandises avec ses doigts boudinés. Il prend une grande inspiration, une de celles qui précèdent les plus grandes conneries de l'humanité.

— Écoute... commence-t-il, la voix chevrotante, c'est... c'est pas ce que tu crois. C'est Gribouille.

Je m'arrête. Je pose ma cuillère.

— Gribouille ? Ton chat ?

— Oui ! s'exclame-t-il, regagnant soudainement en assurance, comme si le fait d'accuser un félin castré de cyber-falsification était l'explication la plus logique du monde. Il... il a l'habitude de marcher sur mon clavier. Tu sais comment sont les chats, ils aiment la chaleur de l'ordinateur. Il a dû ouvrir l'onglet LinkedIn, copier-coller des articles de presse internationale et formater la section "Bénévolat" pendant que je faisais les courses. C'est un Maine Coon, ils sont très intelligents, ces chats. Presque opposables.

C'est fascinant. À ce stade, on n'est plus dans le mensonge, on est dans l'art contemporain. Il est en train de m'expliquer que son chat, dont le QI est probablement inférieur à celui d'une éponge à gratter, a rédigé une biographie héroïque en anglais soutenu en utilisant uniquement ses coussinets.

Je le regarde en silence. Je laisse le malaise s'installer, s'épanouir, prendre toute la place sur la banquette en cuir. Le silence est l'acide sulfurique du menteur. Kevin commence à gigoter. La sueur a maintenant atteint son col de chemise, créant une auréole qui ressemble étrangement à la carte du Groenland.

— Et la photo de toi en 2004 avec une bouée canard à Clermont-Ferrand, alors que tu étais censé être au Sri Lanka ? C'est Gribouille qui a fait le montage Photoshop ?

— C'est là que ça devient politique, lâche-t-il en baissant la voix, lançant des regards furtifs aux tables voisines comme s'il était traqué par le Mossad.

Ah, nous y voilà. Le dernier refuge des scélérats : le complot d'État.

— Le gouvernement, soupire-t-il avec une gravité feinte, ils ont accès à nos Cloud. Ils modifient nos métadonnées pour nous discréditer. Ils ne veulent pas que les gens sachent pour le tsunami.

— Ils ne veulent pas que les gens sachent que tu as sauvé des orphelins, Kevin ? Quel serait l'intérêt de l'Élysée de saboter ton profil LinkedIn ?

— C'est une question de quota de héros, affirme-t-il sans ciller. Macron veut centraliser l'héroïsme. Un civil qui fait preuve d'autant de courage que moi à huit ans, ça fragilise l'autorité de l'État. Ils ont injecté de fausses photos de brioche dans mon historique pour me faire passer pour un enfant normal. C'est de la déstabilisation psychologique de niveau 4.

À ce moment précis, j'ai envie de l'applaudir. Vraiment. Passer de « mon chat a marché sur le bouton » à « je suis une cible prioritaire de la DGSI à cause de mon altruisme précoce » demande une souplesse mentale que même les gymnastes

olympiques chinois nous envient.

Le plus beau, c'est qu'il commence à y croire. C'est la magie de la "Sueur du Coupable". Une fois que le liquide a atteint une certaine température, le cerveau de Kevin entre en fusion et crée sa propre réalité alternative. Dans son monde, il est Julian Assange avec une mèche rebelle, persécuté par des forces occultes parce qu'il est trop pur pour ce monde.

— Kevin, je dis en rangeant mon iPad, tu te rends compte que tu as du sucre glace de 2004 virtuellement collé sur la gueule et que tu es en train de m'expliquer que le gouvernement a hacké ton compte pour effacer tes exploits aquatiques ?

— La vérité dérange, conclut-il avec un air de martyr, en épongeant son front avec une serviette en papier qui finit par se désagréger instantanément tant l'humidité est acide.

Je me lève. J'ai ce que je voulais. La preuve irréfutable n'est rien face au spectacle de la décomposition humaine. Le flagrant délit, ce n'est pas le moment où l'on montre le crime, c'est le moment où le criminel tente de convaincre le monde que la gravité est une invention de la CIA pour nous empêcher de nous envoler.

— Au fait, Kevin ?

Il lève les yeux, un lueur d'espoir idiot dans le regard, pensant peut-être que je vais gober son histoire de Maine Coon agent secret.

— LinkedIn vient de m'envoyer une notification. Gribouille vient de poster que tu as aussi découvert un vaccin contre la bêtise en 2012. Dommage que tu ne l'aies pas testé sur toi-même.

Je sors du café. Dehors, l'air est frais, pur, dépourvu de l'odeur de friture et de mensonge qui émane de la peau de mon interlocuteur. Je sais qu'il est encore là-bas, assis devant son latte tiède, en train de réfléchir à comment accuser le réchauffement climatique pour le fait qu'il n'a jamais remboursé les vingt balles qu'il me doit depuis

le lycée.

Ne sous-estimez jamais un homme qui transpire en parlant de son chat. Il n'est pas en train de paniquer ; il est en train de réécrire l'histoire de l'univers. Et le pire ? C'est que quelque part, sur Internet, il y a probablement un forum où des gens attendent avec impatience la suite de ses aventures au Sri Lanka.

Même son ombre ment, je vous l'avais dit. Mais là, son ombre est en train de demander l'asile politique en Suisse pour ne plus être associée à lui. Et franchement, je la comprends.

# Chapitre 11

## Le gaslighting pour les nuls

Entrez, installez-vous. Prenez une chaise, mais vérifiez bien qu'elle existe vraiment, parce qu'avec l'individu dont nous allons parler, même les lois de la physique sont sujettes à caution. Bienvenue dans la masterclass de l'irréel, le doctorat ès-foutage de gueule, le niveau "Boss de Fin" du mensonge pathologique.

Avez-vous déjà essayé de convaincre un chat qu'il a renversé le vase alors qu'il est encore assis à côté de l'eau avec un air offensé ? C'est mignon. C'est amateur. Mon sujet d'étude, lui, ne se contente pas de nier le vase ; il va vous expliquer que le vase était une hallucination collective, que la gravité est une invention de Big Pharma et que, de toute façon, c'est vous qui l'avez poussé dans une vie antérieure.

Mais aujourd'hui, on atteint les sommets de l'Himalaya du pipeau. On est sur la face Nord du culot.

Tout a commencé avec cette photo. Une photo magnifique, nette, en haute définition, prise hier soir à 22h14 au "Kebab de la Joie", alors qu'il était censé être en train de sauver des orphelins (ou des chatons, il change souvent de version) lors d'un séminaire secret en Suisse. Sur le cliché, on le voit distinctement en train de porter une perruque de clown, une canette de 8.6 à la main, en train d'essayer de chevaucher un distributeur de serviettes en papier. Son visage est là, ses yeux de merlan frit sont là, même la petite tache de sauce samouraï sur son menton est là.

Je lui montre l'écran. Je m'attends à une reddition. Un simple : « Ok, j'étais bourré ». Mais non. C'est là que le Grand Œuvre commence.

Il n'a pas cillé. Il a regardé l'écran avec une tristesse infinie, comme si je venais de lui annoncer la mort de l'intégralité de sa lignée génétique. Puis, il a lâché cette phrase, avec le sérieux d'un neurochirurgien annonçant une tumeur :

— « Oh non... Il est revenu. »

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans le concept du "Jumeau Maléfique né sous X".

Le gaslighting, pour ceux qui dorment au fond près du radiateur, c'est l'art de vous faire douter de votre propre santé mentale jusqu'à ce que vous finissiez par appeler les urgences psychiatriques pour vous-même parce que vous n'êtes plus sûr que le ciel est bleu. Mais là, on n'est plus dans le gaslighting, on est dans de la science-fiction de série B diffusée à 3h du matin sur une chaîne locale moldave.

— « Ton jumeau ? » j'ai répété, en sentant mon dernier neurone sain préparer ses valises pour les Bahamas.

— « Mon frère d'ombre, m'a-t-il murmuré en baissant les yeux. On a été séparés à la naissance. Il est né sous X dans une clinique clandestine du Larzac. Ma mère ne m'en a parlé qu'une fois, sur son lit de mort, avant de ressusciter deux minutes plus tard pour demander une compote. Il s'appelle... Kévin-Maléfique. »

Notez le génie du nom. "Kévin-Maléfique". Pas juste Kévin. Non, le mec a l'adjectif qualificatif intégré à l'état civil.

Selon sa théorie — élaborée en environ 0,4 seconde entre deux gorgées de son latte tiède — Kévin-Maléfique passe sa vie à le traquer. Son seul but dans l'existence n'est pas de trouver un emploi ou de payer ses impôts, non. Son but, c'est d'aller dans des kebabs de province, de mettre des perruques ridicules et de se faire prendre en photo dans des positions compromettantes pour détruire la réputation de mon interlocuteur. C'est un projet de vie très spécifique. C'est une niche.

— « Mais il a exactement la même cicatrice que toi au-dessus du sourcil, celle que tu t'es faite en tombant de ton lit parce que tu rêvais que tu étais un Power Ranger ! » ai-je hurlé, attirant l'attention de la serveuse qui, à ce stade, se demandait si elle devait appeler la police ou un exorciste.

— « C'est là que c'est terrifiant, a-t-il répondu en se penchant vers moi, l'œil humide. Le traumatisme est partagé. C'est un lien gémellaire quantique. Quand je suis tombé de mon lit en 1998, il est tombé du sien exactement au même moment dans son orphelinat de haute sécurité. Nos cicatrices sont des miroirs de nos souffrances. »

À ce moment précis, j'ai réalisé que je ne parlais pas à un homme, mais à un générateur de scénarios de Marvel sous acide. Le mec est prêt à inventer une gémellité quantique, une clinique clandestine dans le Larzac et une mère qui ressuscite pour de la compote plutôt que d'admettre qu'il aime la 8.6 et les accessoires de fête foraine.

C'est ça, la beauté du geste. Le vrai gaslighter ne cherche pas à ce que vous le croyiez. Il cherche à ce que vous soyez tellement épuisé par l'absurdité de sa défense que vous finissiez par dire : « Ok, d'accord, c'était Kévin-Maléfique, maintenant ferme-la et laisse-moi mourir en paix. » C'est une guerre d'usure cognitive.

Il a continué. Il est entré dans les détails. Apparemment, Kévin-Maléfique a été élevé par des loups, mais des loups qui savaient utiliser un iPhone pour ruiner des carrières. Il m'a expliqué que la photo était sans doute un montage réalisé par le cartel de la perruque, avec qui son jumeau est de mèche.

— « Regarde bien la pixellisation autour de la canette, a-t-il ajouté avec un aplomb qui ferait passer un politicien en campagne pour un enfant de chœur. On voit clairement que c'est une 8.6 ajoutée en post-production. Le vrai Kévin-Maléfique boit de la Maximator. C'est sa signature. Il me nargue. »

Je fixais la photo. Je fixais le type. La ressemblance était telle que si on les mettait

côte à côte, même leur propre mère (celle de la compote) ne pourrait pas les distinguer. Mais pour lui, l'évidence était une insulte à son imagination.

— « Et pourquoi il aurait fait ça hier soir ? »

— « Parce qu'il savait que je t'avais dit que j'étais en Suisse ! Il pirate mon calendrier Google, c'est une évidence. Il veut que tu croies que je suis un menteur, alors que je suis la victime d'un complot biologique qui remonte aux années 90. Franchement, que tu prennes son parti, ça me blesse. Je pensais que tu me connaissais. »

Le voilà, le coup de grâce. L'inversion de la culpabilité. C'est moi le méchant, voyez-vous ? C'est moi l'insensible qui refuse de prendre en compte le drame humain d'un homme harcelé par son double maléfique né sous X. Je suis une brute sans cœur qui préfère croire ses propres yeux plutôt que la mythologie délirante d'un mythomane en sueur.

— « Tu as des preuves de son existence ? Un livret de famille ? Une photo de vous deux à la maternité ? »

— « Les archives ont brûlé dans un mystérieux incendie de photocopieuse en 2004, a-t-il répondu sans sourciller. Kévin-Maléfique a tout détruit. Il ne reste que la douleur. Et cette photo de kebab qui, je le répète, est un acte de terrorisme psychologique. »

J'ai posé mon téléphone sur la table. À ce stade, j'avais l'impression que mon cerveau était en train de couler par mes oreilles. On ne peut pas lutter contre quelqu'un qui a décidé que la réalité était une option facultative, comme le GPS dans une Dacia d'occasion.

— « Écoute, j'ai dit d'une voix que j'espérais calme, si je croise ton jumeau, je lui dirai que sa perruque lui va très bien. »

— « Ne fais pas ça ! s'est-il écrié, paniqué. Il est très dangereux. Il est ceinture noire de déni. »

Sans blague. C'est de famille, visiblement.

Je me suis levée, laissant là ce monument à la gloire de la mauvaise foi. En sortant, j'ai jeté un dernier regard vers lui. Il était déjà en train de pianoter sur son téléphone, probablement pour envoyer un message à Kévin-Maléfique afin de le remercier d'avoir servi d'alibi imaginaire, ou peut-être pour commander une perruque de rechange.

Le gaslighting pour les nuls, c'est simple : si vous êtes pris la main dans le sac, expliquez que le sac appartient à un fantôme, que votre main est une prothèse télécommandée par la CIA, et que, de toute façon, le concept même de "main" est une construction sociale destinée à opprimer les gens qui n'ont pas de gants.

N'oubliez jamais : un menteur de ce calibre ne cherche pas à vous convaincre que ses mensonges sont vrais. Il cherche à vous convaincre que la vérité est un mensonge. Et pendant que vous essayez de démêler le vrai du faux, lui, il est déjà en train de préparer sa prochaine aventure au Sri Lanka (ou au kebab d'en face, c'est la même chose pour Kévin-Maléfique).

Même son ombre ment, je vous l'avais dit. Mais là, je soupçonne son ombre d'être en fait le troisième triplé, celui qui est né sous Y et qui fait les chœurs dans un groupe de rock imaginaire.

Je marche dans la rue, et soudain, je croise mon propre reflet dans une vitrine. J'ai eu un doute. Pendant une seconde, je me suis demandé si c'était bien moi, ou si c'était ma jumelle maléfique née sous Z, celle qui a le mauvais goût de traîner avec des types qui transpirent en parlant de leur chat.

C'est ça, le vrai danger : à force de fréquenter des génies du gaz, on finit par se demander si on n'est pas soi-même une fuite.

Mais bon, au moins, si je me fais arrêter pour excès de vitesse demain, je saurai quoi dire. « C'était pas moi, monsieur l'agent. C'était Kevin-Maléfique. On a une connexion quantique, vous comprenez ? C'est dans le livret de famille qui a brûlé. »

Et si ça passe, je lui devrai bien vingt balles. Mais il ne les verra jamais. Je dirai que c'est mon double qui les a empochés. Pas folle, la guêpe. Ou le jumeau de la guêpe. On ne sait plus.

# Chapitre 12

## Épilogue : Même son ombre a fini par démissionner

Ça a commencé un mardi, vers 17h42. Un moment tout ce qu'il y a de plus banal, calé entre une envie subite de caféine et le désir irréprouvable de m'inventer un cancer du côlon pour éviter un afterwork avec la comptabilité. J'étais là, debout sur le trottoir, quand j'ai senti un léger courant d'air au niveau de mes talons. Une sensation de vide, comme si on venait de m'enlever une semelle, ou une partie de mon âme — mais bon, l'âme, on sait tous que c'est un concept marketing inventé par les fabricants de bougies parfumées pour nous vendre de la lavande synthétique.

J'ai baissé les yeux. Le bitume était nu. Gris. Désespérément plat. Mon ombre n'était plus là.

Au début, j'ai cru à un problème d'éclairage public, une sorte de bug de la matrice dû à une trop grande consommation de sushis à bas prix. Mais non. Le soleil était bien là, tapant sur le crâne des passants comme un huissier sur une porte close. Les autres avaient tous leur silhouette déformée collée aux basques, cette espèce de tache noire qui vous suit partout pour vous rappeler que, physiquement au moins, vous occupez un volume. Moi ? Rien. J'étais transparent. Un courant d'air en costume-cravate.

C'est là que j'ai vu le mot. Un petit post-it scellé au sol, pile là où ses pieds — mes pieds — auraient dû commencer.

\*« Je démissionne. Trop de mensonges. Les heures supplémentaires sur tes alibis ne sont pas payées, et j'en ai marre de servir de caution physique à un hologramme moral. Signé : Ton Ombre. P.-S. : Ne me cherche pas, j'ai postulé chez un mec qui fait du yoga et qui ne ment que sur son apport en protéines. »\*

Franchement, c'est le comble. Se faire ghoster par sa propre silhouette. On en est là. On atteint un niveau de mythomanie tellement stratosphérique que même la physique fondamentale se dit : « Écoute, mon gars, j'ai un standing à tenir, je ne peux pas déceimment projeter la forme d'un mec qui prétend être le fils caché d'un oligarque russe alors qu'il mange des pâtes au ketchup dans un studio qui sent le renfermé. »

Je me suis traîné jusqu'à la salle de bain. J'avais besoin de me rincer le visage, de reprendre mes esprits, ou au moins de me raconter une nouvelle version de la réalité où l'absence d'ombre est le signe distinctif des êtres de lumière (une théorie qui marche super bien avec les gens qui portent des cristaux autour du cou et qui pensent que le gluten est une conspiration reptilienne).

Je me suis penché sur le lavabo, j'ai relevé la tête, et là, le choc.

Mon reflet ne m'a pas souri. Il ne m'a pas imité. Il était là, les bras croisés, l'air suspicieux, une loupe à la main et un carnet de notes dans l'autre.

— Vos papiers, s'il vous plaît, a balancé mon reflet d'un ton sec.

— Pardon ? j'ai bafouillé.

— On ne va pas y passer la nuit, Kevin. Ou Jean-Eudes. Ou Rodrigo. Enfin, peu importe le nom que tu t'es inventé ce matin pour séduire la boulangère. Je demande une pièce d'identité valide. Officielle. Pas un truc que tu as imprimé sur du papier Canson après trois bières.

— Mais... tu es moi !

— Ah non ! Pas du tout ! a protesté le type dans le miroir. Je suis le garant de la cohérence visuelle. Et là, franchement, le dossier est vide. Entre tes récits de voyage au Tibet (où tu n'as jamais mis les pieds) et ton prétendu diplôme de physique quantique obtenu « sur le tas », je ne sais plus ce que je dois refléter. Est-ce que je dois avoir l'air intelligent ? Riche ? Honnête ? Tu changes de version tous les quarts d'heure. Je sature. Hier, tu étais un expert en vins biodynamiques, aujourd'hui tu es un ancien mercenaire de la Légion étrangère qui a pris sa retraite pour écrire de la poésie.

Je ne suis pas un acteur de chez Actor's Studio, bordel ! Je suis juste une surface réfléchissante !

C'est le problème quand on devient un génie de l'esbroufe. On finit par créer un embouteillage d'identités. On est comme une entreprise qui a trop de stagiaires : personne ne sait qui fait quoi, mais tout le monde fait semblant de bosser sur un projet dont le nom change tous les lundis.

— Écoute, j'ai tenté de négocier, on peut trouver un arrangement. Je vais simplifier. Je vais devenir... quelqu'un de normal.

Le reflet a éclaté d'un rire gras, un rire qui a fait vibrer l'armoire à pharmacie.

— Quelqu'un de normal ? Toi ? Tu es tellement habitué à broder que si on te demande l'heure, tu vérifies d'abord si tu n'as pas intérêt à prétendre que tu es un horloger suisse en exil. Tu mens même à ton chat. Et le pire, c'est que le chat le sait. C'est pour ça qu'il pisse sur tes chaussures. C'est un acte de résistance civile.

Je me suis regardé — enfin, j'ai regardé ce douanier de l'image qui squattait ma glace. Il avait raison. Je suis devenu une fuite de gaz humaine. On sent que quelque chose est là, on sait que c'est dangereux, mais on ne peut pas mettre la main dessus.

Le problème, voyez-vous, chers amis du public (car je sais que vous me regardez, vous aussi, avec ce petit air de supériorité alors que vous avez tous menti sur votre CV pour obtenir ce poste de "Responsable du Bonheur"), c'est que le mensonge est une drogue dure. On commence par dire qu'on a lu Proust, alors qu'on a juste regardé la quatrième de couverture chez Cultura, et on finit par expliquer à une brigade de gendarmerie que si on roulait à 160 km/h, c'est parce qu'on transporte un rein pour une greffe urgente alors qu'on a juste peur que les pizzas refroidissent.

C'est une escalade. Une spirale. Une pyramide de Ponzi de l'ego.

Et là, sans ombre et sans reflet coopératif, je me suis retrouvé face au vide absolu. Le

néant. Si personne ne me regarde et que je ne me reflète nulle part, est-ce que j'existe vraiment ? Ou est-ce que je suis juste une rumeur persistante lancée par moi-même ?

Mon reflet a commencé à ranger ses affaires dans le miroir. Il a sorti une petite valise, a mis son carnet dedans, et a tiré un rideau imaginaire sur ma face.

— Je me mets en grève illimitée, a-t-il annoncé. Rappelle-moi quand tu auras une vérité à me proposer. Une seule. Même un truc bidon, genre « j'aime pas les endives ». Mais une vraie. En attendant, démerde-toi avec les surfaces mates.

Je suis sorti de la salle de bain. Je me suis assis sur mon canapé (un canapé que j'ai prétendu avoir chiné dans une brocante chic à l'Isle-sur-la-Sorgue, alors que c'est un modèle suédois dont j'ai encore la clé Allen coincée entre deux coussins).

Le silence était assourdissant. Pas d'ombre. Pas de reflet. Juste moi, et la terrifiante possibilité d'être... moi-même.

Sauf que, voilà le twist final : je ne sais plus qui c'est, « moi ». C'est peut-être le troisième triplé né sous Y, celui dont je parlais l'autre jour. Ou peut-être que je suis effectivement Kevin-Maléfique, et que le « vrai » moi est enfermé dans une cave quelque part, en train de manger des croquettes pour chien pendant que je m'approprie sa vie de raté magnifique.

Au fond, c'est peut-être ça, la liberté ultime. Quand même ton ombre démissionne, tu n'as plus de comptes à rendre à la gravité. Tu peux devenir n'importe quoi. Un nuage. Une idée. Une erreur 404 dans le système de la réalité.

J'ai attrapé mon téléphone. J'ai ouvert une application de rencontre. J'ai commencé à taper mon nouveau profil.

\*« Homme mystérieux, 1m85 (bon, 1m78 mais je porte des semelles), n'a pas d'ombre (car je l'ai vendue à un collectionneur d'art à Berlin), ne se reflète pas dans les miroirs (vampire à temps partiel ou trop pur pour le verre plat). Cherche femme

capable d'aimer un concept plutôt qu'une personne. »\*

Si ça passe, je vous jure que je me fais élire président d'un pays imaginaire. Ou je me lance dans la vente de crypto-monnaies basées sur le vent. De toute façon, dans un monde où tout le monde ment, celui qui avoue qu'il n'existe pas est le seul honnête.

Et si vous ne me croyez pas... demandez à mon ombre. Ah non, c'est vrai. Elle s'est barrée. Elle est sûrement en train de faire du yoga à l'heure qu'il est, en racontant à tout le monde qu'elle appartenait autrefois à un type super important qui a fini par s'évaporer dans sa propre légende.

C'est ce qu'elle dit, en tout cas. Mais ne l'écoutez pas. Elle ment comme un arracheur de dents. Elle a été à bonne école.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Même son ombre ment"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)